

appoint

Réglons nos comptes



décembre
2025



*Pour toute personne désireuse de vivre l'Évangile
au rythme des besoins et interrogations de notre temps.*

APPOINT paraît quatre (4) fois par année, avec les saisons, de septembre à juin.

ABONNEMENTS :

Au Canada 1 an / 25 \$ - 2 ans / 45 \$ - 3 ans / 65 \$
À l'étranger 35 \$
Numérique 20 \$ par année. *(Si vous recevez déjà la copie
papier et désirez recevoir également la revue numérique, nous
vous l'enverrons sur demande. Faites-le savoir à la secrétaire
de la revue : Mme Myriam Wakil.)*

NOUS REJOINDRE :

APPOINT
a/s Myriam Wakil, secrétaire
CP 10010 Succ Curé-Poirier
Longueuil QC J4K 0B3
Site Web : <https://revueappoint.ca>
Courriel : appoint.secretariat@gmail.com
Téléphone de la secrétaire : 514 245-9748

ÉQUIPE DE RÉDACTION :

Francine Vincent	<i>Directrice</i>
Sébastien Rhéaume	<i>Rédacteur en chef</i>
Myriam Wakil	<i>Secrétaire</i>
François Therrien	<i>responsable du site web</i>
Daniel Pellerin	Alain Blanchette
Jean-Marc Houle	Sandra Côté
Frédéric Barriault	Nancy Létourneau
Yvonne Demers	Chantal Béïque

GRAPHISME : Jimmy Plamondon

IMPRESSION : Les Impressions Lemire inc.

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec
No de convention de la poste-publication 40012401

*« Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. »*



Réglons nos comptes

Appoint, vol. LIX, n° 313, décembre 2025

Aimer c'est tout donner	Francine Vincent	4
Les bienfaits du bénévolat en milieu carcéral	Jean-Marc Houle	8
Le Sacré-Cœur de Jésus au prisme de l'année jubilaire	Frédéric Barriault	13
Que ta volonté soit faite!	Sandra Côté	19
Taxer les géants du numérique: est-ce une bonne idée?	Daniel Pellerin	24
L'envers du <i>Monde</i>	Chantal Béique	31
Comme nous pardonnons aussi?	Marx Bignon Sosthène Loko	37
Kippour avec Yeshoua	Pierre Patrick Barret	42
La bienveillance, levier de transformation de nos relations humaines	Christian Rodembourg	47
Entrevue: le sens logique du don	Jean-Marc Houle	53
Recension: <i>Et si la clé était ailleurs?</i>	Nancy Létourneau	58

AIMER C'EST TOUT DONNER

«Vivre d'amour c'est donner sans usur»
Sainte Thérèse de Lisieux

«Le plus petit mouvement de pur amour est plus utile à l'Église
que toutes les autres œuvres réunies ensemble.»
Histoire d'une âme

Depuis que j'ai commencé à méditer sur ce thème, deux chansons ne cessent de fredonner dans ma tête et dans mon cœur. D'abord celle inspirée des mots mêmes de sainte Thérèse de Lisieux, «Aimer c'est tout donner», qui a été popularisée par Natasha Saint-Pierre, et la célèbre chanson interprétée par Céline Dion, «S'il suffisait d'aimer».

*Aimer c'est tout donner, aimer c'est tout donner
Aimer c'est tout donner et se donner soi-même
Et redire à jamais de toute éternité
Aimer c'est tout donner
Et se donner soi-même, et se donner soi-même
Sans amour, à quoi bon vivre, et à quoi bon chanter
Sans amour, à quoi bon rire, et à quoi bon rêver
Nous ne sommes fait que pour aimer*

*S'il suffisait qu'on s'aime, s'il suffisait d'aimer
Si l'on pouvait changer les choses
Et tout recommencer
S'il suffisait qu'on s'aime, s'il suffisait d'aimer
Nous ferions de ce rêve un monde
S'il suffisait d'aimer*

Ces deux chansons m'habitent et me questionnent:

- Le plus grand amour c'est vraiment de donner sa vie? Qu'est-ce qu'on entend par «donner sa vie»? Mourir? Donner son temps? S'oublier?
- «Aimer c'est tout donner...» Ne rien garder pour soi? Vivre dans la pauvreté et le détachement? Est-ce qu'on parle que de biens ou de tout autre chose comme le don de sa personne, de son être?
- «Tout donner» c'est une façon de dire «partager avec l'ensemble»? Ou encore donner sans regarder en arrière, sans attendre rien en retour?
- «Nous ne sommes faits que pour aimer...», l'amour est l'unique solution à tous nos problèmes? Aimer, c'est notre mission?

Aimer c'est tout donner

L'amour véritable est désintéressé. Aimer c'est offrir sans attendre de récompense en retour. Cela implique de se donner entièrement, partager ses émotions à l'autre, prendre du temps pour l'autre, être patient, attentif, à l'écoute, sans réserve.

Prenons par exemple la parabole du gérant habile ou de l'intendant malhonnête (Lc 16, 1-8), qui, après avoir été renvoyé, s'est arrangé pour se tirer d'affaire, en diminuant la dette de quelques débiteurs de son maître et de s'en faire des amis. Cette parabole ressemble aux affaires de fraudes fiscales. Ce gérant intelligent renonce à sa part de bénéfice pour se faire des amis qui l'accueilleront quand il sera sur la paille.

Cette parabole nous parle aussi indirectement du pardon. Aimer par-dessus... En remettant les dettes, le gérant fait sa part: il renonce à son profit et il diminue la dette. Dans le monde matériel, on est dans le règne de la rétribution. Tout se monnaie et se paie. On est dans le règne du pouvoir ou le plus fort profite du plus faible. Dans le Royaume de Dieu, c'est tout le contraire. Ce qui prime, c'est la grâce, la gratuité, le plus grand est le serviteur, et celui qui donne s'il s'appauvrit matériellement est plus riche spirituellement. Tout ce qui se fait par devoir, par obligation, est de tristes actions. Mais nous sommes invités à agir par grâce, et le seul vrai bien que nous fassions, nous ne pouvons le faire que par amour.

L'amour dépasse les calculs. Il ne mesure pas ce qu'il donne, il ne garde pas de compte. L'amour est gratuit, généreux, absolu.

Aimer c'est tout donner... dans nos relations humaines

L'amour, c'est le reflet de Dieu: un amour qui se donne entièrement. Aimer à la manière de Dieu, c'est vivre dans une offrande constante, dans un don de soi, même dans les petites choses du quotidien.

Quand on aime son enfant, on est prêt à veiller sur lui sans relâche, même jusqu'à l'épuisement. En amitié, aimer c'est démontrer une présence rassurante, compatissante, sans jugement. C'est parfois aussi de renoncer à soi pour le bien de l'autre, au quotidien de la vie.

Dans notre réalité moderne, c'est souvent un vrai défi d'«aimer, c'est tout donner». Mais quand on y arrive, c'est intérieurement une source de transformation profonde.

Il faut en arriver à appliquer certains principes:

- L'équilibre est essentiel. Il faut donner, mais sans se perdre. On peut offrir un bon temps d'écoute et une présence de qualité, mais sans s'effacer.
- Se donner, c'est accepter sa vulnérabilité, partager ses émotions, ses doutes, ses rêves aussi.
- Il faut apprendre à respecter ses limites. L'amour sain implique un respect de soi-même. Tout donner ne veut pas dire tout tolérer.
- Il ne faut pas aimer en fonction du retour du balancier. Il faut s'abandonner et ne pas compter les gestes, faire preuve de patience et de pardon, sans pour autant accepter l'inacceptable.
- Au sein de la famille, il faut être présent même dans les moments ordinaires, accepter que l'autre soit différent, mais si ça nous bouscule.
- Il faut aimer d'un amour inconditionnel, sans chercher à faire de nos enfants des petits moi numéro 2. Ils ont leur personnalité propre.
- Et comme nous vivons dans un monde numérique, quand on aime vraiment, on prend le temps de répondre avec attention, d'envoyer un message sincère, pas juste un emoji.
- Et par-dessus tout, soyons attentifs à partager des contenus qui élèvent, et non que des potins qui divisent ou rabaissent. C'est trop facile... mais ça rend grognon!

En résumé, aimer aujourd'hui, c'est *donner avec conscience, avec cœur, et avec respect*. Ce n'est pas se sacrifier, mais s'engager pleinement. C'est une forme de courage, dans un monde qui valorise souvent l'individualisme et la performance. Il ne s'agit pas de se sacrifier, mais de *choisir l'amour comme acte libre et généreux*, même dans les moments ordinaires.

Tout est don...

Seigneur,
 S'il suffisait d'aimer pour guérir les blessures,
 pour apaiser les cœurs brisés,
 pour faire tomber les murs de l'indifférence,
 pour faire jaillir la lumière dans la nuit,
 pour consoler ceux qui pleurent en silence,
 alors apprends-moi à aimer vraiment.

S'il suffisait d'aimer pour rendre justice,
 pour guérir, pour changer le monde,
 alors, donne-moi cet amour qui transforme.
 Fais de moi un instrument de Ton amour.
 Apprends-moi à aimer comme Toi Tu aimes,
 sans mesure, sans condition, sans retour.
 sans calcul, sans peur, sans limites.

L'amour véritable demande plus que des mots,
il exige le don de soi, la patience, le pardon, la fidélité,
afin d'aimer même quand c'est difficile,
afin d'aimer même quand je ne suis pas aimé en retour.

Seigneur,
donne-moi un cœur simple,
capable de se réjouir dans le don,
capable de souffrir avec l'autre dans le silence,
capable de pardonner dans la paix.
Que je sois lumière pour ceux et celles qui doutent,
présence pour ceux et celles qui se sentent seuls,
espérance pour ceux et celles qui tombent.

Seigneur Jésus,
fais de ma vie une offrande, un chant d'amour,
un souffle de tendresse, un reflet de Ta miséricorde.
Car aimer, c'est tout donner, et se donner soi-même.
Que mon amour soit vrai, humble et fécond.
Et qu'en aimant, je Te révèle au monde.
Amen.

Francine Vincent
Vincent.francine@gmail.com

LES BIENFAITS DU BÉNÉVOLAT EN MILIEU CARCÉRAL

Le bénévolat en milieu carcéral est méconnu du grand public. Au Québec, il implique plusieurs organismes tels que la Société Elizabeth Fry du Québec (pour les femmes) et Relais Famille et l'Aumônerie communautaire de Montréal qui proposent diverses tâches allant de l'accompagnement à la sensibilisation.

À Longueuil, la Mission jeunesse, connue autrefois sous le nom du Phare de Longueuil, joue ce rôle crucial auprès des 16-35 ans. L'organisme permet une connexion vitale entre le monde carcéral et la communauté. J'ai choisi d'échanger avec Carmen et Olivier, tous deux âgés de 29 ans, sur leurs parcours de bénévoles.

Parlez-moi de votre première expérience de bénévolat?

Olivier: J'ai été tuteur par les pairs au Cégep Édouard-Montpetit de 2013 à 2015. J'ai fait 50 heures de bénévolats pour aider des étudiants dans la réalisation de leurs projets en techniques d'intégration multimédia. Je suis arrivé au Phare de Longueuil en 2019, pour participer aux animations au CFF (Centre fédéral de formation), mais aussi pour introduire le concept de carboneutralité dans un événement soulignant le 20^e anniversaire de l'organisme.

Carmen: J'ai eu ma première expérience de bénévolat à l'hiver 2017, alors que j'étais étudiante en première année de droit à l'Université de Montréal. J'ai participé à une visite au pénitencier Archambault, ce qui a marqué mon premier contact direct avec le milieu carcéral. Cette activité a confirmé mon désir de poursuivre une carrière en droit criminel afin de rester engagée auprès de personnes qui n'ont pas eu les mêmes chances de vie que moi.

Par la suite, j'ai pris part à quelques autres activités pendant mes études, puis à des conférences par Zoom durant la pandémie, avant de revenir plus activement comme bénévole en 2023/2024, après avoir quitté ma pratique en droit carcéral et criminel. Alors que j'avais auparavant consacré mes efforts à représenter des personnes incarcérées ou accusées, j'ai ensuite choisi d'orienter mon engagement vers la recherche. Mon mémoire de maîtrise porte sur les discours tenus par la Commission québécoise des libérations conditionnelles à l'égard des femmes incarcérées qui demandent leur libération. Je participe également à un projet de recherche sur les décès et suicides en prison au Québec.

Pourquoi avoir choisi le Phare de Longueuil?

Olivier: Je souhaitais participer aux activités en milieu carcéral, car c'est inusité. Je le fais depuis plus de six ans, car je crois en sa mission et je veux améliorer ses activités et sa gestion.

Carmen: Mon implication bénévole me permet d'exister dans ce milieu autrement que par le rôle d'avocate, un rôle où l'humanité est souvent limitée par la confrontation et l'hostilité propres aux débats judiciaires. Comme bénévole, je peux entrer en relation avec les personnes incarcérées simplement comme une personne parmi d'autres, sans pression de les «sauver», ni de me réduire à un pion du système. Cette liberté change tout: elle me permet d'offrir une présence, de l'énergie et de la positivité, dans un cadre qui privilégie l'échange plutôt que le conflit.

L'importance de donner, mais aussi recevoir?

Carmen: Le bénévolat est bien sûr une façon de donner de son temps et de son énergie, mais il prend vite la forme d'un échange. J'offre ma présence, mon temps et mon écoute, et en retour je reçois beaucoup: de l'humilité, de la gratitude et parfois même de la force en observant la résilience des personnes incarcérées.

Reconnaître ce «recevoir» n'est pas toujours simple, car je suis consciente de mes privilèges (ma liberté, ma famille, ma santé, mes études, mes opportunités) et cela me fait parfois douter: est-ce que je contribue réellement à leur vie, ou est-ce que je fais surtout cela pour me sentir bien ou utile moi-même? Rien n'est complètement altruiste, et je l'accepte. Ce qui compte pour moi, c'est de rester présente et sincère, et de créer un espace d'échange où chacun peut apporter et apprendre de l'autre.

Les bienfaits du bénévolat?

Olivier: Rencontrer de nouvelles personnes, confronter ses préjugés, élargir ses horizons et améliorer son curriculum vitae.

Carmen: Le bénévolat m'apporte avant tout un rappel d'humilité et de gratitude. Il me garde en contact avec une réalité qui dépasse la recherche ou la pratique juridique, et me permet de rencontrer des personnes aux parcours très différents du mien. Ces moments sont précieux (pour les participants et participantes et pour nous les bénévoles) parce qu'ils ouvrent des conversations qui échappent aux discours habituels sur l'incarcération, ex: conditions de détention, récidive, politiques pénales, etc.

Je n'ai pas la prétention de «changer le monde», mais j'essaie d'offrir une parenthèse où les personnes se sentent écoutées et reconnues. Ce que j'amène (ma présence, mon énergie, parfois un peu de traduction!) est souvent ces choses simples, mais qui comptent.

Pensez-vous faire une différence dans la vie des personnes judiciairisées?

Carmen: Même si je doute parfois de l'ampleur de mon impact, le fait que des personnes incarcérées ressentent encore qu'on se soucie d'elles à l'extérieur me semble déjà très important.

Olivier: Nous brisons leur isolement et leur routine. Nous leur donnons la chance de s'exprimer et d'être écoutés.

Comment perceviez-vous les personnes judiciairisées avant votre engagement bénévole?

Sur cette question, Carmen s'est vue confrontée à un problème éthique se demandant si sa profession pouvait même nuire à son engagement bénévole.

Carmen: Avant de revenir comme bénévole au Phare, je ressentais un malaise lié à mon rôle d'avocate, même si je ne pratique plus. Je craignais que révéler ma profession me place automatiquement du côté du système, que certain(e)s s'attendent à des conseils juridiques plutôt qu'à un échange humain. À l'inverse, taire cette information me semblait manquer d'authenticité, comme si je leur cachais quelque chose.

C'est finalement en participant à une journée d'animation en milieu carcéral fédéral (sentence de plus de deux ans) qu'elle a trouvé réponse à son insécurité.

J'ai finalement abordé le sujet lors d'une activité à Archambault en mars 2025, et c'était un réel défi: on m'a aussitôt perçue comme la représentante d'une profession associée à un système profondément injuste (l'une des raisons qui m'ont poussée à quitter la pratique), et on m'a rapidement «challengée», entre autres sur la responsabilité des avocats et avocates au sein de ce système. Dans ce moment délicat, j'étais fière d'avoir eu le courage d'en avoir parlé, mais surtout très reconnaissante du soutien rassurant de l'équipe de bénévoles!

Avec le recul, je comprends que mon parcours en droit criminel et carcéral a probablement peu d'importance pour les participants et participantes, car les échanges se font d'abord au niveau humain.

Ce qui m'impressionne le plus, ce sont leurs qualités: la résilience, l'humour, la capacité de garder espoir malgré des parcours souvent marqués par l'adversité. Ces rencontres me rappellent que, derrière les étiquettes imposées par le système, «détenu» ou avocat, il y a avant tout des personnes qui méritent d'être écoutées et reconnues dans toute leur complexité, et il suffit parfois d'une simple conversation pour créer un espace d'apprentissage réciproque. C'est d'ailleurs l'ouverture des personnes qui participent aux activités qui permet la richesse des échanges.

Le bénévolat vous transforme-t-il? Êtes-vous une meilleure personne?

Olivier: Le bénévolat m'a surtout permis de développer mon sens de l'écoute.

Carmen, quant à elle, y va d'une réponse plus détaillée. «Dans ma vie professionnelle et personnelle, j'ai tendance à beaucoup parler et à occuper de l'espace. Ces activités m'offrent un cadre où je peux pratiquer une écoute active et laisser la place aux autres, ce qui est particulièrement précieux pour des personnes à qui le système laisse souvent peu de voix. Je ne sais pas si cela fait de moi une meilleure personne, mais cela me rappelle l'importance de rester attentive aux impacts humains dans un milieu où l'on oublie facilement cette dimension.»

Le bénévolat en milieu carcéral se déroule dans une chapelle (ou plus généralement un «Centre multiconfessionnel»), car il s'agit d'un espace dédié au soutien spirituel et à la pratique religieuse, mais aussi à la réflexion sur la réinsertion et la culpabilité, en offrant aux détenus un lieu de paix, de dialogue et d'écoute qui les aide à maintenir un lien avec la communauté extérieure et à préparer leur retour à la société.

Est-ce que le lieu peut exercer une influence sur la vie personnelle?

Carmen: Je sais que plusieurs participants apprécient le caractère plus serein et accueillant de ce lieu, surtout si c'est leur première visite. Pour ma part, je le vis davantage comme un espace propice à des échanges humains authentiques. Quand les personnes que nous rencontrons se sentent plus reconnues et plus humaines, j'ai moi-même le sentiment de repartir plus ancrée dans ma propre humanité, ce qui nourrit ma spiritualité au sens large.

Olivier ne se prononce pas.

Enfin, si vous aviez à convaincre une personne de faire du bénévolat, quel serait votre argument de vente?

Nos deux intervenants ont des réponses similaires. Je vous résume leur pensée.

Olivier et Carmen: Je dirais que faire du bénévolat avec nous est avant tout une occasion unique d'entrer en relation humaine avec des personnes dont le vécu nous dépasse souvent. Ce n'est pas nécessairement pour «changer le monde», mais pour créer un espace d'échange authentique où chacun peut être entendu et où l'on peut apprendre de l'autre. Le bénévolat permet de se reconnecter à des réalités différentes, de pratiquer l'écoute et la présence, et, paradoxalement, de se sentir soi-même plus humain en donnant simplement un peu de son temps et de son attention.

Le bénévolat est une relation gagnant-gagnant. D'une part pour les personnes judiciairisées, qu'elles soient détenues ou en cours de réinsertion sociale, car elles sont impressionnées par l'engagement des personnes bénévoles qui s'engagent volontairement auprès d'eux pour les aider à cheminer vers la responsabilisation, le pardon, la liberté et leur propre humanité. Et, d'autre part, pour les bénévoles, car leurs actions transforment positivement leur vie, améliorant leur bien-être mental et physique tout en leur permettant de développer de nouvelles compétences, de créer des liens sociaux et de trouver un sens à leur vie.

Une société sans bénévolat est une société morte. À vrai dire, le bénévolat est le cœur qui fait battre toute communauté, car il est au cœur de son développement collectif et social.

Jean-Marc Houle
jmhoule@hotmail.com

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS AU PRISME DE L'ANNÉE JUBILAIRE

«L'amour ne se réjouit pas de l'injustice;
il pardonne tout, croit tout, espère tout»
(1 Co 13, 7-8)

Il paraîtra sans doute étonnant, sinon déroutant, de proposer une réflexion sur le Sacré-Cœur de Jésus dans un numéro d'*Appoint* ayant pour titre «Régions nos comptes». Comment concilier l'amour infini du Fils et la miséricorde radicale du Père avec la logique calculatrice du comptable, soucieux de «régler ses comptes», d'acquitter ses dettes et d'équilibrer son budget? Plus encore en cette année de Jubilé, où les chrétiennes et chrétiens sont invités à libérer les esclaves et les captifs, de même qu'à annuler les dettes qui maintiennent les pauvres dans la honte et la dépendance. Particulièrement les pays de l'hémisphère sud, écrasés par une dette extérieure injuste, qui les maintiennent sous la tutelle des grandes puissances coloniales dont elles s'étaient pourtant libérées au siècle dernier.

Le péché comme dette

Réfléchir au Sacré-Cœur de Jésus, c'est donc fatalement se pencher sur ce que les théologiens ont longtemps appelé «l'économie du Salut». Une logique comptable qui pense le péché comme une *dette* contractée envers le Seigneur. Une *dette* qui doit être remboursée par la personne pécheresse, en accomplissant un certain nombre de gestes pieux lui permettant d'*expier* le mal qu'elle a commis et obtenir le pardon de Dieu, par l'intermédiaire du confesseur, appelé à lui donner l'absolution, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Tant et aussi longtemps que cette dette n'est pas acquittée à la satisfaction du confesseur, la personne pécheresse est tenue aux marges de la communauté eucharistique (de là le mot *ex-communier*), jugée «impure», donc indigne de recevoir le Corps du Christ. S'il fallait qu'elle meure en état de péché, cette personne serait doublement exclue de la communauté croyante: sa dépouille sera tenue aux marges du cimetière paroissial, dans une fosse commune; son âme sera quant à elle destinée à être enfermée au Purgatoire, cette antichambre du paradis où sont envoyées les âmes souillées risquant de corrompre la céleste demeure de Dieu. Antichambre dont elles pourront éventuellement être libérées par les prières ferventes de leurs proches. Et par les messes célébrées par des prêtres et des vicaires, jusqu'à ce que leur dette ait été entièrement «remboursée» et que ces âmes pécheresses soient libérées du Purgatoire.

L'univers carcéral occidental est traversé de part en part par le vocabulaire de l'économie du Salut. Les criminels ne sont-ils pas enfermés dans un «purgatoire» et tenus à l'écart de la communauté? Le mot pénitencier tire en effet son origine du latin *pænitentia* qui veut dire «repentir». Ne dit-on pas que les prisonniers doivent *purger* leur peine? Or, le verbe purger vient du latin *purgare* qui veut dire «nettoyer» et «rendre pur». Une purification qui prend du temps: le temps que dure leur sentence, sauf si les forçats sont jugés assez purs pour en être libérés sous caution. Le mot sentence tire son origine du latin *sententia* qui veut dire «opinion», «jugement», sinon jurisprudence. Dans le monde catholique, ce mot renvoie à un genre littéraire bien précis, c'est-à-dire les manuels de *sentences* auxquels les confesseurs se référaient afin de déterminer les gestes de pénitence et de piété que devaient accomplir les pécheurs s'ils voulaient obtenir l'absolution de leurs péchés. Absolution, pardon, grâce: n'est-ce pas là l'un des privilèges dont jouissent les chefs d'État à travers le monde, et qui leur permet de *gracier* des criminels notoires, comme le fait Ponce Pilate avec Barrabas, dans le récit de la Passion (Mt 27, 15-26)? Le président étatsunien Donald Trump a abondamment eu recours à ce privilège: n'a-t-il pas libéré les émeutiers de la tentative de coup d'État du 6 janvier 2020, être autres?

Rappelons aussi que, des temps bibliques jusqu'à nos jours, il était possible d'emprisonner ou de *réduire en esclavage* des personnes étant incapables de rembourser leurs dettes, bien malgré elles et eux. Le cas extrême étant ces itinérants incarcérés, parce qu'incapables de rembourser leurs contraventions pour avoir flâné, dormi ou uriné dans un parc public, ces derniers n'ayant très souvent aucune autre alternative. Ces «prisonniers de la dette» étaient souvent envoyés dans des geôles, des écoles de réforme ou des écoles d'industrie, où ils étaient soumis à des *travaux forcés*. Aux États-Unis, ce recours aux travaux forcés est plus présent que jamais, depuis la mise en place de tout un *business* de l'incarcération, à travers le développement d'un lucratif réseau de prisons détenues par des *entreprises privées* et où le travail forcé est une source de revenus¹. Ce qui en dit long l'état de la «plus grande démocratie au monde».

Appréhendé sous ce prisme, le mouvement en faveur de l'abolition des prisons présente de nombreuses analogies avec celui luttant contre l'esclavage moderne. D'autant que les Afrodescendants, les Afrodescendants et les Autochtones sont surreprésentés dans le système pénitentiaire au Canada et aux États-Unis. La population carcérale étatsunienne est à 55 % afro-américaine alors que les personnes noires ne composent que 13 % de la population du pays. Au Canada, le «taux d'incarcération des Autochtones est environ neuf fois

¹ AMERICAN CIVIL LIBERTIES UNION. «Captive Labor: Exploitation of Incarcerated Workers», *ACLU*, 15 juin 2022; MAS, Nina. «Forced prison labor in the “Land of the Free”. Rooted in Racism and Economic Exploitation: Spotlight», *Economic Policy Institute*, 16 janvier 2025.

plus élevé que celui des non-Autochtones»¹, sans commune mesure avec leur poids démographique (les Premières Nations, Métis et Inuit ne forment que 5 % de la population canadienne).

Il y a donc énormément de captifs à libérer, comme y invitent l'évangile de Luc (Lc 4, 18) et les oracles du prophète Isaïe (Is 61, 1).

Du Sacré-Cœur doloriste à l'Amour libérateur de Jésus

S'il convient de rappeler le caractère largement punitif de notre système carcéral, de même que la théologie qui en forme le soubassement, il convient aussi de ne pas minimiser la réalité du péché, de même que son corollaire: la nécessaire rédemption. Cet appel à la conversion traverse en effet la Bible de part en part, particulièrement chez les prophètes. Et plus encore dans les paroles et les gestes de Jésus, qui n'a eu de cesse de libérer et de remettre en marche les pécheurs et pécheresses accablés par toutes sortes de maux, possédés par toutes sortes d'esprits malfaisants, et prisonniers des structures de domination de la société de son temps. En misant non pas sur la peur de l'enfer, mais plutôt sur la foi transformatrice à l'œuvre chez ces chercheuses et chercheurs de Dieu. «Ta foi t'a sauvé», dit-il à l'aveugle Bartimée (Mc 10, 52), de même qu'à Zachée le publicain (Lc 19, 7-10), au lépreux samaritain (Lc 17, 19), à la femme adultère (Jn 8, 10-15) et au centurion romain (Mt 8, 8-12). Non sans les exhorter à se détourner du péché et à marcher à sa suite, comme le feront les fils de Zébédée. Ce qui dit quelque chose de précieux sur le cœur de Jésus, qui déborde d'amour et de grâce. Particulièrement envers les brebis perdues: «Ainsi je vous le dis: Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit» (Lc 15, 10).

La conversion prêchée par Jésus est certes exigeante, sinon radicale. Il s'agit d'un amour total; d'un don total de sa personne qui est indissociable du supplice de la Croix. Cette association entre l'Amour et la Passion est d'ailleurs conforme avec la manière dont se vivent nos relations amoureuses: sous le signe de la passion et du don de soi presque fusionnel peu après le coup de foudre; puis sous le signe des défis, de la contrariété, du pardon et de la réconciliation alors que les années avancent. Et parfois aussi sous le signe de la peine et de la souffrance, lorsque cet amour se brise. Et avec lui, l'union qui en était le socle.

Retenons ces images fortes et tâchons d'y voir le cœur aimant — et souffrant — de Jésus. Cet amour total et radical de Jésus est au centre de la dévotion au Sacré-Cœur. Cette dévotion tire ses origines des visions mystiques de sainte Marguerite-Marie Alacoque (1647-

¹ PEW RESEARCH CENTER. «Racial Disparities Persist in Many U.S. Jails», *Pew Research Center*, 16 mai 2023; BOULIANNE, Myriam. «Les Autochtones toujours surreprésentés en prison, selon Statistique Canada», *Radio-Canada*, 12 janvier 2023.

1690), une religieuse française de l'ordre de la Visitation. Au mitan de sa vie, dans les années 1670, elle aurait vu un cœur battant surmonté d'une croix et entouré de flammes. Puis entendu le Christ lui dire: «Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour». Elle a ensuite relaté ses visions au jésuite Claude La Colombière, son directeur spirituel, qui sera un ardent promoteur de cette dévotion. Une spiritualité qui est désormais étroitement associée à la Compagnie de Jésus, l'ordre des Jésuites. Une dévotion à laquelle le pape François a consacré son ultime encyclique, *Dilexit nos*, publiée le 24 octobre 2024.

Le Québec n'a pas échappé à un tel engouement pour cette dévotion, avec un intense développement de ce culte dans la Belle Province, sous l'impulsion des Jésuites qui s'en sont fait les zéloteurs, à travers les Ligues du Sacré-Cœur et son journal, le *Messenger canadien du Sacré-Cœur*, publié de 1897 jusqu'au milieu des années 1960. L'un des indices les plus marquants de cette dévotion est la multiplication des monuments au Sacré-Cœur devant les églises et couvents de la province, avec ce Jésus bras tendus et cœur battant, souvent accompagné d'une plaque sur laquelle on lit: «Venez à moi, vous qui peinez» (Mt 11, 28).

Derrière ce cœur aimant se «cache» cependant une vision éminemment conservatrice, sinon réactionnaire du Sacré-Cœur. Des années 1850 jusqu'au milieu du 20^e siècle, le culte du Sacré-Cœur épouse les contours du rejet *radical* du monde moderne prêché par l'Église catholique après la Révolution française. Le cœur aimant de Jésus devient alors l'étendard de lutte des mouvements ultraconservateurs et contre-révolutionnaires qui s'engagent à lutter contre la démocratie, le libéralisme et le socialisme, vigoureusement condamnées par l'Église. Plusieurs dictateurs catholiques s'engagent alors à consacrer leur pays au Sacré-Cœur de Jésus afin de mieux lutter contre les idées modernes et subversives. Ce sera notamment le cas pour le dictateur Gabriel García Moreno, président ultracatholique de l'Équateur entre 1859 et 1875 et idole d'un grand nombre d'intellectuels québécois à la fin du 19^e siècle: Jules-Paul Tardivel, en particulier. L'ajout d'un Sacré-Cœur sur l'ancêtre du drapeau du Québec est un reflet de la vision profondément conservatrice de cette dévotion au tournant du 20^e siècle. Un Sacré-Cœur souvent associé aux instruments de la Passion — clous, lance, couronne d'épines — et accompagné d'une esthétique doloriste et sanguinolente laissant sous-entendre que le monde moderne est «l'ennemi» de l'Église de Jésus-Christ¹.

Rien n'est plus éloquent que la construction de la basilique du Sacré-Cœur, à Paris, entre 1875 et 1891. Étroitement associée aux

¹ RÉGION NORMANDIE. «Un cœur de discorde: le Sacré-Cœur et la République 1870-1918», *Patrimoine de Normandie*, 26 septembre 2024.

milieux conservateurs français, cette basilique a été érigée sur la colline de Montmartre, dans le 18^e arrondissement. Ce lieu n'est pas anodin: en 1889, Paris se prépare à recevoir l'exposition universelle, en ce 100^e anniversaire de la Révolution française. C'est à cette occasion que sera inaugurée la tour Eiffel, prouesse du génie moderne pour les Français républicains, et symbole de l'impiété et de la franc-maçonnerie pour l'Église catholique française. Bâtie en surplomb de la ville, la basilique du Sacré-Cœur veut incarner la «supériorité» de la vieille France catholique sur l'impiété anticléricale de la III^e République. Celle-là même qui adoptera une série de lois afin de séparer l'Église et l'État, au nom de la laïcité.

Aujourd'hui encore, cette vision conservatrice du Sacré-Cœur est omniprésente au sein des mouvements d'extrême droite catholique qui utilisent fréquemment l'image du cœur de Jésus, pensé comme un refus de la société moderne et un refus de l'Église issue du concile Vatican II. C'est notamment le cas pour les intégristes de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X et aussi pour certains mouvements ultranationalistes comme Tradition Québec, la Fédération des Québécois de souche, Atalante ou encore Nouvelle Alliance, qui défilent fréquemment avec un drapeau québécois orné d'un Sacré-Cœur.

Depuis Vatican II, l'Église et les Jésuites font pourtant la promotion d'une *tout autre* vision du Sacré-Cœur, en instant avant tout sur la dilatation constante de l'Amour du Christ. Un amour gratuit, total et radical qui rend possible la libération du genre humain de tout ce qui écrase et humilie la dignité humaine, prélude à la mise en place du Règne de Dieu. Dans son encyclique *Dillexit nos* (no 28, no 29), le pape François écrit:

Ce n'est qu'à partir du cœur que nos communautés parviendront à unir leurs intelligences et leurs volontés, et à les pacifier pour que l'Esprit nous guide en tant que réseau de frères; car la pacification est aussi une tâche du cœur. Le Cœur du Christ est extase, il est [Église en] sortie, il est don, il est rencontre. En Lui, nous devenons capables de relations saines et heureuses les uns avec les autres et de construire le Royaume de l'amour et de la justice dans ce monde. Notre cœur uni à celui du Christ est capable de ce miracle social. Prendre le cœur au sérieux a des conséquences sociales. Comme l'enseigne le Concile Vatican II, «nous avons tous assurément à changer notre cœur et à ouvrir les yeux sur le monde, comme sur les tâches que nous pouvons entreprendre tous ensemble pour le progrès du genre humain.

Penser le monde à partir du Cœur de Jésus et à partir de la miséricorde infinie du Père, c'est apprendre à préférer l'être plutôt que

l'avoir; à célébrer la *qualité* de nos relations avec nos frères et sœurs en Jésus-Christ, plutôt que la quantité des pratiques pieuses auxquelles nous nous prêtons pour expier nos péchés.

Penser le monde à partir du Cœur de Jésus, c'est aimer sans réserve; c'est donner sans compter; c'est semer sans espoir de récolte. Penser le monde à partir du Cœur de Jésus, c'est voir le monde comme le fait sans Paul dans ce célèbre passage de sa première épître aux Corinthiens: «L'amour prend patience; l'amour rend service; l'amour ne jalouse pas; il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil; il ne cherche pas son intérêt; il ne s'empporte pas; il n'entretient pas de rancune; il ne se réjouit pas de ce qui est injuste, mais il trouve sa joie dans ce qui est vrai; il supporte tout, il fait confiance en tout, il espère tout, il endure tout» (1 Co 13, 4-7).

Quelle magnifique manière de régler nos comptes, n'est-ce pas?

Frédéric Barriault

QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE!

Qu'en est-il vraiment? Que veut dire cette phrase? Ou plutôt, qu'est-ce que Jésus voulait que l'on comprenne avec cet énoncé? En travaillant le thème de cette revue, *rendre des comptes*, la prière que Jésus nous a léguée a surgi presque automatiquement¹. Pourtant, ses paroles ne sont pas explicites sur cet aspect. Quoi donc a suscité mon attention? En plus de l'énoncé en titre, une autre phrase pour moi fait référence à rendre des comptes: «Comme nous pardonnons aussi à ceux et celles qui nous ont offensés». Voyons comment ces deux extraits nous renvoient à la notion de rendre des comptes en passant par les définitions de la langue française et après avoir exploré deux sources bibliques.

Rendre des comptes

Aujourd'hui, rendre des comptes réfère surtout à l'économie ou à la politique. En effet, que l'on soit un OBNL ou une grande entreprise, rendre des comptes permet de satisfaire les actionnaires, les gouvernements ou les fondations qui donnent de commandites et dons. Tous veulent s'assurer que les montants et investissements sont bel et bien utilisés comme prévu. Sur le plan politique, les ministres et députés doivent rendre des comptes à la population qui les a élus. La reddition de comptes permet aussi d'éviter des dépassements de coûts ou de la fraude.

Du côté personnel, comment se gère cet aspect? Il fut un temps où la morale avait une place plus importante qu'aujourd'hui et rendre des comptes était de mise pour justifier des écarts de comportements par rapport à ce qui était dicté par la religion. Aujourd'hui, dans les pays occidentaux, nous sommes plus dans une époque où rendre des comptes à une personne se perçoit presque comme une faiblesse. C'est un portrait rapide et un peu caricatural, mais qui a sa grande part de vérité.

Mais tout n'est pas noir ou blanc. Pour la personne croyante en Jésus, fils de Dieu, il y a encore un sentiment de devoir rendre des comptes. On a tous cette envie de plaire à Dieu en faisant Sa volonté. Mais est-ce que Dieu a besoin que l'on rende des comptes? Lui qui est présent avec et en nous? Avant d'aller plus loin, je propose d'aller explorer les définitions pour l'expression «rendre des comptes».

Définitions

Premièrement, avec une recherche au premier niveau, rendre des comptes signifie: «décrire, détailler, rapporter ce qu'on a fait, ce qu'on

¹ Mt 6, 9-13 et Lc 11, 2-4

a vu¹» ou «présenter un rapport détaillé, spécialement à une autorité supérieure, pour l'informer, se justifier auprès d'elle²». On a là ici deux verbes intéressants: se rapporter et se justifier. Cela implique qu'il y a une relation entre un événement passé et un lien avec une instance supérieure ou une personne envers qui il y a une redevance. Peut-on inclure là-dedans sa propre conscience? C'est pourtant une expression qu'on utilise souvent. Par exemple, on se justifie ou se *donne bonne conscience* de boire de l'eau embouteillée en «se» disant que le plastique est recyclé.

Dans le sens biblique, l'instance supérieure, c'est Dieu. Rendre des comptes à Dieu fait référence à la repentance, au pardon, à la responsabilité personnelle et à la vie conforme à Ses volontés. Je suis allée voir dans la Bible de Jérusalem les commentaires en lien avec la prière du *Pater*. Dans Mathieu 6, verset 7, on mentionne ceci: «Prier n'exige *pas beaucoup de paroles*: la conscience de notre conduite et nos actions valent mieux que les mots que nous disons³.» Étonnamment, on place ici notre conscience comme autorité à laquelle on se rapporte. Cette dernière sert de guide à nos actions qui, elles, font office de notre engagement à faire la volonté de Dieu. Ou, plus concrètement, cela réfère directement au commentaire de Jésus à ses disciples dans Jean 13, verset 35: «À ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples» en lien avec son nouveau commandement: « aimez-vous les uns, les autres. Comme je vous ai aimé, aimez-vous les uns, les autres⁴.»

Et pour la *TOB*, par rapport à l'extrait: «fais se réaliser ta volonté» dans Mathieu 6, verset 10, le commentaire nous dit ceci:

cette prière est un appel à Dieu pour qu'il fasse en sorte que sa volonté s'accomplisse. [...] La forme du verbe implique une réalisation globale menée jusqu'à son terme, ce qui ne peut être que l'œuvre de Dieu. Le lien de cette demande avec les deux premières (*fais connaître à tous qui tu es* et *fais venir ton règne*) indique qu'il s'agit d'abord de la réalisation par Dieu de sa volonté de faire venir son règne. Mais cette volonté concerne les hommes et ne saurait s'accomplir sans leurs adhésions, et à la fin des temps, par un accord parfait de leurs volontés à la sienne, et dès maintenant par l'accomplissement de ses commandements, dont la nécessité est souvent mentionnée dans Mt (5, 17-20; 6, 33; 7, 21.24-27; 12, 50; 21, 30)⁵.

Dans cette autre note, on fait référence à la volonté des personnes qui s'accordent parfaitement à celle de Dieu. On ne mentionne pas ici

¹ Site Internet L'internaute

² Site Internet Clés de la rédaction du Gouvernement du Canada

³ *Bible de Jérusalem*, Éd. Fleurus-Cerf, France, 2001, p. 1991.

⁴ *La Bible TOB*, Traduction œcuménique, Éd. Cerf-Bibli'O, France, 2010, p. 2331.

⁵ *Ibid.*, p. 2109.

les conséquences d'une non-adhésion à la volonté de Dieu de faire advenir son règne à la fin des temps. Pour le présent, l'impératif est mis sur l'accomplissement des commandements de Dieu. Voyons rapidement dans ces quelques extraits s'il est mentionné quelque chose par rapport à la justification ou de rendre des comptes sur un comportement ou une action donnée.

- Mt 5,17-20: Jésus et la loi

Le commentaire mentionne que la Loi ou les Prophètes gardent toute son autorité même si Jésus l'a revalorisée. La Loi permettait autrefois aux rabbis d'approuver ou de désapprouver les comportements des gens. On ne mentionne pas de conséquence¹.

- Mt 7, 21.24-27: Les vrais disciples et Bâtir sur le roc

Encore ici, il est question des actes qui engagent la personne tout entière. Pour reprendre les mots du commentaire précédent, pour entrer dans le Royaume des Cieux, il faut une adhésion d'esprit, de corps et d'actions pour le mériter. L'image de la maison qui s'écroule parce qu'elle n'est pas bâtie sur le roc est très parlante.

- Mt 21, 30: Les deux fils

Le premier fils est pris de «remords». Il se ravise et va dans le champ et fait la volonté de son père. On est en présence encore ici de l'autorité qui relève de la conscience.

Alors, qu'en est-il sur l'énoncé: que ta volonté soit faite? Pour ma part, je retiens ceci: pour que la volonté de Dieu soit faite, il faut une adhésion complète de la personne. Les paroles ne suffisent pas. Il faut que les actions reflètent l'esprit de la volonté de Dieu sur le chemin de la justice. Et c'est la conscience qui est seule juge de nos actes. Dieu ne demande pas de justification. La conscience est la seule juge de nos actes et en soi, cela reste logique avec l'affirmation que Dieu nous veut libres et responsables.

Je poursuis avec l'autre énoncé qui selon moi faisait référence à la reddition de compte.

«Comme nous pardonnons aussi à ceux et celles qui nous ont offensés»

- 1) Selon la Bible de Jérusalem

Dans la Bible de Jérusalem, l'énoncé se lit comme suit: «[Remets-nous nos dettes], comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs²». Il n'y a pas à proprement dit de commentaires directs par rapport à

¹ *Ibid.*, p. 2105.

² *Bible de Jérusalem*, p.1991.

ce verset, mais dans les versets 14-15, Jésus rajoute: «Oui, si vous remettez aux hommes leurs manquements, votre Père céleste vous remettra aussi; mais si vous ne remettez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous remettra pas vos manquements». Ici on parle de dette et de manquement et non pas de péché, c'est intéressant comme déplacement. Pour les fins de ce texte, je ne m'attarderai pas directement à cette différence, car cela pourrait faire l'objet d'une autre chronique. Cependant, on comprend clairement qu'il y a une relation entre une action et une personne redevable, tel que l'on a décrit dans la définition plus haute de l'expression: rendre des comptes. Dans le dictionnaire *Le Robert*, on définit la dette (au sens figuré) ainsi: «Devoir qu'impose une obligation contractée envers quelqu'un»¹. Et pour manquement, la définition est: «Le fait de manquer à un devoir. [Symbole de renvoi à] *Faute*»².

La dette ici ne prend pas la forme d'une créance monétaire, on en convient. Car comment pourrait-on devoir de l'argent à Dieu? Mais tous, par exemple, on a dit un jour à quelqu'un à qui on a demandé un service: «Ha! Là, je t'en dois une!». Ou bien un jour, tu prêtes par exemple ta voiture à quelqu'un, et il te la rend avec un bris dû à une maladresse. Ce dernier a une responsabilité éthique de faire réparer la voiture parce que sinon, cela devient une dette. Pour le manquement ou la faute, c'est ici que cela se rapproche du péché. Effectivement, ces mots sont plus ou moins synonymes du point de vue catholique.

2) Selon la TOB

Dans cette traduction, le verset s'énonce comme suit: «Comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous»³. Nous voici avec un nouveau terme pour exprimer le péché. Voyons comment *Le Robert* le définit: «Action, attitude blâmable (envers quelqu'un). — Action, attitude qui constitue une erreur, une faute. [Symbole de renvoi à] *défait*. C'est un tort. [Symbole de renvoi à] *erreur*. Fait d'agir injustement contre quelqu'un, de léser quelqu'un.» Il y a bel et bien un rapport de lien rattaché à une action et une personne. Dans les commentaires de la TOB, on nous explique comment Dieu est un débiteur insolvable et que par conséquent, il est impossible de réparer notre péché. Tout cela pour montrer la situation misérable de notre condition de pécheur. Toutefois, le fait de pardonner à celui qui avait des torts envers nous démontre notre bonne foi quand nous-mêmes, nous demandons pardon à Dieu.

¹ *Le Robert*, version en ligne

² *Ibid.*

³ *La ToB*, p. 2110.

En résumé

Qu'en est-il finalement de mes premières intuitions? Je dois avouer que personnellement je me sens plus légère et plus confiante encore de poursuivre cette prière avec sérénité et espérance. Cet exercice pour essayer de comprendre plus amplement les énoncés de la prière du Notre Père m'apprend une chose: Dieu nous aime libres et responsables. La responsabilité est de vivre selon Sa volonté en pleine adhésion de corps et de cœur et d'esprit. Et si l'on faillit, c'est d'agir à Son image et de pardonner en retour à ceux ou celles qui nous auraient fait du tort. Pour le reste, rendre des comptes, ça reste entre moi et ma conscience.

Sandra Côté

TAXER LES GÉANTS DU NUMÉRIQUE: EST-CE UNE BONNE IDÉE?

À l'heure où les multinationales du numérique génèrent des milliards de revenus dans des pays où elles n'ont aucune présence physique, la question de leur contribution fiscale est devenue centrale. La question se pose: par souci d'équité, ces revenus ne devraient-ils pas être taxés comme tous les autres? La taxe sur les services numériques (TSN), proposée par plusieurs États (dont la France, le Royaume-Uni, l'Inde, etc.), vise à ajuster la fiscalité à cette nouvelle réalité économique. Mais cette démarche est délicate parce qu'elle implique des relations internationales.

Le cas du Canada, qui a récemment annulé sa propre TSN sous pression américaine, illustre les tensions entre souveraineté fiscale et diplomatie commerciale. La question que cela pose est: faut-il maintenir cette taxe coûte que coûte, ou chercher à négocier d'autres avantages en contrepartie (ex.: à l'occasion de la renégociation des accords commerciaux avec les États-Unis et le Mexique)?

Une taxe née d'un vide fiscal

Les géants du numérique — souvent désignés par l'acronyme GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) — ont développé des modèles économiques fondés sur la dématérialisation (ex.: vente de produits numériques). Grâce à des stratégies fiscales, ils peuvent générer des revenus considérables dans un pays sans y être officiellement établis. Conséquence: des milliards de dollars échappent aux administrations nationales concernées, comme c'est le cas pour le gouvernement canadien.

Face à ce vide, plusieurs pays ont instauré une taxe sur les services numériques (TSN), généralement autour de 2 à 3 % du chiffre d'affaires numérique. La France, pionnière en la matière, a ouvert la voie dès 2019. Le Canada, de son côté, a proposé une taxe de 3 % sur les revenus numériques réalisés au pays, espérant récupérer jusqu'à 7 milliards de dollars sur cinq ans.

D'aucuns pourraient opposer que cela ne représente qu'une faible part du budget canadien (460 milliards en 2024), environ 1 % du budget, mais à l'échelle mondiale ce désengagement fiscal des compagnies comme Google ou Meta, équivaldrait à 240 milliards de dollars à répartir entre les membres du groupe GAFAM qui a engrangé 400 milliards de profit en 2024.

Si mon calcul est bon, on peut donc en déduire que cette forme d'évitement fiscal constitue plus de 50 % des profits de ce groupe d'entreprises. Un montant que le groupe des 5 n'est pas prêt à laisser aller au profit de gouvernements nationaux.

Le Canada face aux pressions internationales

La taxe canadienne, bien qu'annoncée comme transitoire en attendant un accord multilatéral, a rapidement suscité la colère des États-Unis. L'administration Trump a déclaré cette mesure comme étant discriminatoire envers les entreprises américaines et menacé le Canada de représailles commerciales. En juin 2025, le gouvernement canadien a finalement reculé, annulant la taxe pour relancer les négociations commerciales plus larges avec Washington.

Ce retrait a provoqué une levée de boucliers. Le Syndicat canadien de la fonction publique (SCFP) a dénoncé une «capitulation» devant les pressions étrangères. D'autres voix, comme celles des Connecteurs ou du Devoir, y voient un grave recul de la souveraineté fiscale canadienne.

J'ajouterais, surtout dans un contexte où l'industrie du numérique est en phase de devenir la nouvelle économie, déclassant une large part de l'économie traditionnelle (voir la comparaison entre les parts de marché grandissantes qu'accapare l'industrie du numérique). Une réalité à laquelle nos administrations nationales ne semblent pas encore tout à fait ajustées, et qui exigera une révision des règles du jeu afin d'assurer une plus grande équité dans la répartition du fardeau fiscal.

Les arguments en faveur de la TSN

Plusieurs arguments solides militent en faveur d'une taxation des services numériques. D'abord, l'équité fiscale: il est injuste que des entreprises locales soient taxées sur leurs revenus, tandis que les géants du numérique échappent à l'impôt. Ensuite, la récupération de recettes: la TSN permettrait de financer les services publics avec des revenus jusqu'ici perdus; cela favoriserait une meilleure répartition de la richesse.

Un autre enjeu est la souveraineté fiscale: en ne payant pas de taxe sur les revenus tirés de la commercialisation de services numériques, c'est comme si certains joueurs de l'industrie se donnaient le droit de ne pas payer leur part d'impôt, se plaçant ainsi au-dessus des États; or, chaque État doit pouvoir taxer les activités économiques sur son territoire, même si elles sont numériques.

Finalement, les pays qui prennent l'initiative d'instaurer une TSN, n'exercent-ils pas de cette façon, une pression constructive qui incite

à accélérer les négociations internationales sur une réforme durable? Puisque cela arrivera inévitablement.

Les risques et limites de la TSN

Cependant, certains avanceront que la TSN n'est pas sans inconvénient. D'abord, sur le plan diplomatique, comme l'a montré le bras de fer entre Ottawa et Washington, la TSN peut entraîner des tensions commerciales. En effet, l'administration étatsunienne n'a pas hésité à hausser les droits de douane sur des produits canadiens aussitôt que la TSN fut mise en application au Canada.

Par ailleurs, l'instauration de cette nouvelle taxe pourrait entraîner des complexités administratives: on peut se demander si cela ne nécessiterait pas d'implanter de nouveaux outils de contrôle sophistiqués et coûteux, rappelant certaines mésaventures informatiques tant au niveau fédéral que provincial. .

Au désavantage des entreprises de services numériques, l'imposition d'une TSN peut aussi entraîner une double imposition. C'est-à-dire qu'en l'absence d'accord international, les entreprises peuvent être taxées deux fois pour les mêmes revenus (tant de la part des pays dans lesquels se trouvent les sièges sociaux des entreprises concernées, que dans les pays où sont vendus les services numériques).

Finalement, certains peuvent croire que certains pays décidant de faire cavalier seul en imposant une TSN, cela met un frein aux efforts pour une réforme globale de la fiscalité englobant la nouvelle réalité de l'économie du numérique.

Vers une fiscalité numérique équitable?

Ainsi, le retrait canadien relance le débat: faut-il avancer seul ou attendre un consensus international? La TSN répond à une urgence fiscale. Elle rappelle que l'économie numérique ne peut fonctionner indépendamment des règles fiscales. Le défi est désormais de concilier souveraineté nationale et coopération internationale pour bâtir une fiscalité adaptée au XXI^e siècle.

La position de l'ONU sur la fiscalité internationale

L'Organisation des Nations Unies (ONU) a exprimé des préoccupations et des orientations générales sur la fiscalité internationale. Sa position s'inscrit dans une volonté de justice fiscale et de réforme du système mondial. Dans un communiqué de la Commission économique pour l'Afrique (CEA) émis en septembre 2023, on relève que «les inégalités fiscales entre les entreprises étrangères et résidentes ont souvent un

effet néfaste sur les pays du Sud. Les entreprises non-résidentes, en particulier celles du secteur numérique, paient généralement moins d'impôts que les entreprises résidentes, créant ainsi un avantage concurrentiel injuste dans les pays dans lesquels elles opèrent».

L'ONU critique le fait que les règles actuelles favorisent les pays riches et les grandes entreprises, au détriment des États du Sud. Parallèlement un consensus semble se faire entre plusieurs pays du Sud à l'effet de réduire l'évasion fiscale des multinationales, renforcer les capacités fiscales des pays en développement et promouvoir une fiscalité plus équitable et transparente.

L'ONU propose un cadre fiscal plus inclusif, où tous les pays, y compris les plus pauvres, auraient voix au chapitre. Elle soutient la création d'un organisme fiscal intergouvernemental sous l'égide de l'ONU, capable de superviser les réformes mondiales en matière de fiscalité. Elle appelle à des mécanismes permettant de taxer les géants du numérique là où ils créent de la valeur, en cohérence avec les principes de justice sociale et de développement durable.¹

Le Vatican prend position sur la fiscalité internationale

Le Vatican, de son côté, a exprimé une position claire sur l'importance de la fiscalité, en particulier dans le contexte international. Bien que le Saint-Siège ne se soit pas prononcé directement sur la taxe sur les services numériques (TSN), il a récemment organisé un congrès sur la justice fiscale qui aborde les enjeux fondamentaux liés à cette question.

Lors d'un congrès tenu le 13 février 2025 à la Casina Pio IV au Vatican, intitulé «Justice fiscale et solidarité — Vers une maison commune inclusive et durable»², le cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État du Saint-Siège, a dénoncé les failles du système fiscal mondial actuel. Il a souligné que ce système: facilite la concentration de la richesse entre les mains de quelques-uns; exacerbe les inégalités sociales et économiques; favorise les multinationales au détriment du bien commun.

Selon le cardinal Parolin, pour que la fiscalité serve véritablement le bien commun, elle doit être «faite de manière équitable». Il a appelé à une réforme profonde du système fiscal international, jugé obsolète et incapable de répondre aux défis de l'hypermondialisation actuelle.

¹ TRAVERS, Eileen. *Pourquoi le monde a besoin d'une convention fiscale mondiale de l'ONU*, 31 août 2024; GUTERESS, António. *Déclaration du Secrétaire général de l'ONU sur la justice fiscale*, 28 mars 2023.

² GALLONE, Guglielmo et Joseph TULLOCH. «Congrès au Vatican pour un système fiscal international juste et transparent», *Vatican News*, 14 février 2025.

Sœur Helen Alford, présidente de l'Académie pontificale des sciences sociales, a également affirmé que le système fiscal mondial, vieux de plus de cent ans, est «incapable de faire face» aux réalités économiques contemporaines. Elle a plaidé pour une synergie entre les États, les institutions et la société civile afin de bâtir un modèle fiscal plus juste et durable.

En écho aux interpellations contenues dans la Bible

Les échanges qu'a permis le congrès organisé par le Vatican sur la justice fiscale nous renvoient à plusieurs passages de la Bible qui peuvent éclairer notre réflexion sur la fiscalité, la justice économique et la responsabilité collective. Bien que les textes ne parlent pas directement de la taxe sur les services numériques, ils posent des principes éthiques révolutionnaires qui peuvent inspirer notre position morale sur la question. En voici quelques exemples.

La justice dans les relations économiques

«Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison et qui joignent champ à champ, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace.» (Is 5, 8) Ce passage dénonce l'accumulation excessive de richesses et l'injustice sociale. Nous pourrions l'interpréter comme une critique des monopoles économiques et de la concentration des profits sans redistribution équitable.

La dénonciation de l'injustice fiscale:

«Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! Vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et vous négligez ce qui est plus important dans la loi: la justice, la miséricorde et la fidélité.» (Mt 23, 23) Jésus critique ici une approche légaliste de la fiscalité qui oublie les valeurs fondamentales. Cette interpellation du Maître peut inspirer une réflexion sur les systèmes fiscaux qui favorisent les puissants au détriment de la justice.

La responsabilité des puissants

«Celui à qui l'on a beaucoup donné, on demandera beaucoup; et celui à qui l'on a confié beaucoup, on exigera davantage.» (Lc 12, 48) Cette vision de Jésus d'inspirer de l'Amour qui l'anime peut s'appliquer aujourd'hui aux grandes entreprises du numérique: leur puissance économique n'implique-t-elle pas une responsabilité accrue envers la société, notamment par une contribution fiscale équitable.

En résumé, la Bible offre une vision morale fondée sur la justice, la solidarité et la responsabilité. Ces principes peuvent nourrir une

réflexion chrétienne sur la fiscalité numérique et sur le devoir des États et des entreprises envers le bien commun.

Mouvements citoyens pour la justice fiscale

Dans la même mouvance, plusieurs mobilisations citoyennes et organisations internationales militent activement pour une fiscalité plus juste, transparente et équitable. Ces initiatives ne se limitent pas à la taxe sur les services numériques, mais englobent des enjeux plus larges comme l'évasion fiscale, la justice fiscale mondiale et la responsabilité des multinationales. Elles peuvent nous aider à donner des mains à l'interpellation de notre foi:

- Le Réseau pour la justice fiscale (Tax Justice Network): Organisation internationale fondée en 2003, le réseau a pour objectif de dénoncer les paradis fiscaux, promouvoir la transparence et réformer les règles fiscales mondiales. Il est très actif sur les questions liées aux multinationales du numérique et à l'«impôt minimum mondial».
- Action citoyenne pour la justice fiscale, sociale et écologique (Attac): Mouvement altermondialiste présent dans plusieurs pays, dont le Canada, la France et la Suisse. Il dénonce l'évasion fiscale des grandes entreprises et milite pour une fiscalité redistributive. Il mène des campagnes contre les GAFAM, les banques et les multinationales.
- Canadiens pour une fiscalité équitable (Canadians for Tax Fairness): Cette organisation canadienne milite pour une réforme fiscale équitable. Elle est très engagée sur les questions de fiscalité numérique, d'impôt minimum mondial et de lutte contre l'évitement fiscal.

Ces mouvements jouent un rôle crucial dans la sensibilisation du public, la pression sur les gouvernements et la production d'expertises indépendantes. Ils contribuent à faire de la fiscalité un enjeu citoyen, et non seulement technique ou diplomatique.

Conclusion:

La fiscalité est une réalité un peu «plate» à aborder, il est plutôt rare que cela fasse l'objet de discussion dans les rencontres informelles. Moi-même, avant d'aborder ce thème dans cet article, j'ai hésité, mais c'est la première idée qui m'est venue en tête en lien avec le présent thème de la revue: Régler nos comptes. Surtout que la Taxe sur les services numériques était dans l'actualité et qu'elle préoccupe encore nos gouvernements, entreprises et organisations citoyennes.

Au fil de la rédaction, j'ai pris davantage conscience de l'enjeu de la souveraineté nationale. Ce n'est pas la première fois que nous constatons que des entreprises peuvent influencer les pouvoirs politiques, je dirais même que c'est monnaie courante. Mais ici, il ne s'agit plus de jeu de coulisses, mais d'imposition ferme avec l'appui politique manifeste d'un gouvernement extérieur (ici, celui des États-Unis). Encore une fois, c'est la démocratie qui est menacée. Une menace à prendre très au sérieux.

Les pays du Sud en savent quelque chose, eux qui subissent les assauts de gouvernements plus puissants et de multinationales plus intéressées à exploiter leurs ressources que de contribuer à leur développement. Mais, ici comme ailleurs, mais de manières plus criantes au Sud, au-delà des considérations économiques, c'est de personnes et de familles qu'il s'agit. Des enfants, des femmes et des hommes qu'on exploite de toutes sortes de manières, qu'on précipite dans des guerres pour l'accaparement des ressources, qu'on jette sur les routes ou sur les mers en quête de terres plus hospitalières.

Une meilleure répartition de la richesse par une fiscalité équitable et organisée par une institution «plus» indépendante comme l'ONU constitue peut-être une partie de la solution pour permettre à quiconque de trouver sa place en ce monde, de se développer et d'apporter sa contribution unique. Je suis convaincu que l'ONU ne pourra relever le défi sans le support d'organisations citoyennes un peu partout dans le monde, organisations auxquelles nombre d'entre nous participent déjà activement.

Daniel Pellerin
Daniel.pellerin10@videotron.ca

L'ENVERS DU MONDE

Tout est surprenant dans l'amour que nous réserve Dieu. La façon dont il nous considère, qu'il nous aime inconditionnellement, sa patience infinie sans aucune attente et son enseignement par le biais de Jésus et de la Parole. De notre côté, à travers toutes nos blessures et nos souffrances, il y a notre besoin d'être sauvé, pardonné et aimé. Plus notre souffrance est grande, plus nos erreurs sont nombreuses, plus il nous pardonne et il vient nous chercher de façon spectaculaire! Derrière cette expérience saisissante, ce n'est donc pas une question de mérite de notre part s'il nous aime tant, mais de notre besoin infini de l'aimer. N'est-ce pas une approche renversante par rapport à notre logique de simple citoyen du monde? Elle l'était du temps de Jésus et l'est encore aujourd'hui.

En effet ce qui m'a d'abord frappé lors de ma conversion, c'est à quel point les Paroles de Jésus étaient à l'inverse des valeurs que l'on retrouve dans nos pays occidentaux dits développés c'est-à-dire ayant des valeurs capitalistes de type «prédateurs». J'ai vécu alors une sorte de dualité entre les valeurs de notre *Monde* et celles du *Royaume* qui m'étaient proposées. Le *Monde* s'inspirant du Mal et le *Royaume* du Bien. Cette façon simpliste et dualiste d'entrevoir les choses n'a pas duré trop longtemps heureusement, car elle était source de souffrances et de questionnements.

À la lumière des cours en théologie, j'ai ensuite compris que Dieu étant au cœur de la création, parmi nous, il devait donc être aussi dans le Monde. Il y a même envoyé son Fils. Il travaille nos cœurs individuellement pour que nous re-naissions par l'Esprit, inspirés par sa Vérité et sa Sagesse. Cette bonté intrinsèque à l'homme correspond à ce que Dieu a voulu pour nous lors de sa Création. Nous pouvons voir chez les jeunes enfants cette propension spontanée et naturelle à secourir et aider un autre enfant. Ils sont sensibles dans bien des cas à la souffrance de l'autre.

Dieu nous a créés à son image, nous dit-on dans la Genèse (1, 26-27). Ceci inclut notre capacité et notre désir d'être bon, d'être nous aussi créateur de beauté, capable d'aimer et de pardonner. Ceci nous rend également capables d'entrer en relation particulière avec Dieu. La Sagesse est donc inscrite dans nos âmes.

Mais que s'est-il donc passé depuis la Création? Saint-Augustin a développé le concept du péché originel qui justifiait toute cette souffrance dans nos vies. Nous devons chacun expier ce fameux péché d'Adam et d'Ève tout au long de notre vie. Rares sont ceux de nos jours qui adhèrent à ce concept culpabilisant d'autopunition inspiré des jansénistes.

Ne serait-ce pas plutôt l'homme lui-même qui, au fil des siècles, a construit un système si dur qu'il se détruit lui-même? Il s'éloigne de l'amour que Dieu lui offre gratuitement depuis le début des temps. Il a fallu attendre Jésus il y a 2000 ans, pour nous rappeler cette vérité: restons humbles devant Dieu et soyons dans la confiance, Dieu se chargera de nous guider mieux que nous ne le ferions nous-mêmes. C'est quand on se ferme à son amour que l'on devient dur de cœur, aveugle et sourd à son amour. Ce sont donc les valeurs du *Monde* qui sont à l'inverse de ce que Dieu a voulu pour nous et non l'inverse.

Un petit retour en arrière sur l'utilisation de l'argent...

Dans la Genèse, il est écrit que Dieu nous a offert de vivre dans son Royaume dans l'abondance, sans ressentir la peur ni la honte et dans la confiance envers notre créateur.

Depuis le Néolithique, l'homme utilisait le troc. Ce système établissait la valeur d'échange des différents produits et services. Au fil des ans, l'homme a construit un système de valeurs et d'échanges de plus en plus complexe qui a mené à la création de la monnaie en Lydie en Asie Mineure.

Puis l'organisation des sociétés à travers l'histoire a favorisé les abus de classes entre elles et le durcissement des rapports entre humains. Les systèmes d'exploitation des esclaves datent depuis le début des civilisations. On retrouve ce système chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains, les paysans au moyen âge. Ces différents systèmes d'esclavage ont sans doute contribué à rendre l'homme plus cupide grâce à cette main-d'œuvre gratuite.

Par exemple entre le 11^e siècle et le 19^e siècle en Russie, les serfs qui constituaient pourtant 81,6 % de la population étaient de véritables esclaves, appartenant à leur propriétaire terrien. Les Seigneurs pouvaient en abuser comme bon leur semblait. Ceci a été consolidé par une loi au 15^e siècle leur interdisant toute mobilité. On retrouve ce même système féodal d'esclavage en Pologne.

Aux États-Unis, entre le 17^e siècle et le 19^e siècle, les propriétaires terriens, propriétaires d'hommes arrachés à leur pays, justifiaient cela par une inégalité naturelle entre les hommes par la race et par l'inégalité des classes. Pour eux, les Africains n'étaient pas des hommes.

On constate à travers l'Histoire que la quête de profit a toujours été plus forte que le respect de la dignité et des droits des hommes. Le récent capitalisme nous en donne la preuve encore récemment. La révolution industrielle du 19^e siècle a été le cadre d'exploitation des enfants dans les usines ainsi que des adultes privés de protection et

de congé. La mondialisation s'est développée dès la fin du 19^e siècle pour s'intensifier à notre époque. Cette économie mondiale a déplacé l'esclavage moderne dans d'autres pays où la main-d'œuvre est peu dispendieuse. L'absence de loi facilite l'exploitation des enfants ainsi que l'absence de salubrité et de sécurité.

On observe également une augmentation des dictatures à travers le monde: en Chine, en Russie, en Corée du Nord, à Cuba, dans plusieurs pays d'Asie occidentale, en Afrique et en Amérique du Sud. Peut-être même aux États-Unis dans un futur rapproché. Selon une récente étude de *Données mondiales.com*, sur 195 pays au total reconnus par l'ONU en 2025, il y en aurait un peu moins de la moitié, soit 90 qui présentent un niveau de dictature élevée, modérée et hybride, caractérisé par la centralisation du pouvoir, l'absence de liberté d'expression, l'interdiction et l'élimination de toute forme d'opposition, un contrôle des capitaux entre les mains d'une poignée d'hommes puissants¹. Ces chiffres font froid dans le dos et n'augurent rien de bon pour l'avenir.

À l'opposé, les régimes démocratiques basés sur le capitalisme présentent les avantages de s'autoréguler par la liberté d'expression orale et écrite, les manifestations et les élections. L'offre et la demande permettent également aux consommateurs de manifester leur choix comme nous avons vu récemment avec Tesla, X et xA1 appartenant à Elon Musk.

L'augmentation de pouvoir et de profit est devenue une quête courante, constante et justifiée, une forme de *religion autojustifiée au nom du profit*. Nous sommes nous-mêmes devenus esclaves de l'argent, du capital et avons perdu de vue sa fonction d'origine qui était de simplifier les échanges commerciaux entre producteurs et consommateurs.

Le système de vengeance chez les juifs

La loi du Talion trouve son origine dans la Torah plusieurs siècles avant Jésus Christ et prévoit une peine infligée au coupable de même nature et de même gravité que le mal qu'il a causé. En effet, le but de cette loi était de limiter la vengeance pour éviter qu'elle ne soit plus grande que la faute. On la résume par l'expression *Œil pour œil, dent pour dent*. Dans certains cas, contre une injure, on pouvait remettre de l'argent. Lorsqu'il y a une dette monétaire importante chez les juifs durant l'Antiquité, elle pouvait se payer par la *vente* de la famille, autrement dit d'en faire des esclaves: «Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'il fût vendu, lui, sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il avait, et que la dette fût acquittée.» (Mt 18)

¹ Selon *Données mondiales*, il y a 32 pays présentant le plus haut niveau de dictature basé sur une autocratie dure, 28 pays selon une autocratie modérée et 30 pays selon une autocratie hybride.

On voit cette règle de vengeance s'appliquer dans la présente guerre entre Israël et la Palestine. Mais il n'y a pas de limite quant à la gravité de la peine. En effet on compte du côté des Palestiniens 55 202 morts, plus 12 000 disparus alors que du côté des juifs on compte 1139 morts et 251 otages. Sans compter la destruction de Gaza et l'occupation de la Cisjordanie.

Depuis sa création en 1948, Israël a attaqué 8 pays voisins. Oeil pour œil, dent pour dent. Que de malheurs et de souffrances!

Jésus s'adressant aux juifs, a proposé un autre raisonnement révolutionnaire et choquant pour les juifs: «Moi je vous dis de ne pas vous venger de celui qui vous fait du mal. Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, laisse-le te gifler sur la joue gauche». (Mt 5,39) «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.» (Lc 6,27)

Le Monde ou le Royaume, lequel est à l'envers?

Chacun de nous tout au long de sa vie se trouve confronté à des épreuves, des échecs, des joies aussi. Parfois impuissants, affaiblis, nous nous tournons vers le seul qui puisse vraiment entendre notre détresse, mieux qu'un frère ou une mère. Dieu nous propose alors et à tout moment son amour éternel, son pardon inconditionnel et un apaisement de l'âme en continu. Il ne nous offre rien de moins que son Royaume dès aujourd'hui, gratuitement sans autre effort que de lui en faire la demande!

Mais voilà, contre toute attente devant tant de beauté, nous choisissons souvent le *Monde* que nous connaissons qui nous tire de l'avant ou plutôt par en arrière, car il nous fait reculer. C'est si facile d'y basculer! Il suffit de se laisser guider par la peur et l'insécurité. La peur de celle de souffrir, de ne pas en avoir assez, de mourir, d'être seule. Ce doux prince des ténèbres nous souffle à l'oreille tant de regrets et de craintes. C'est donc nous qui vivons à l'envers du Royaume de Dieu...

Et pourquoi ne pas laisser Dieu nous guider dans nos actions et nos relations? Donnons-lui les rênes et regardons où cela nous mènera, par des chemins tortueux parfois...

Les Paraboles nous montrent le chemin de ce bonheur

De nombreuses Paraboles nous enseignent une façon de penser qui était déjà surprenante à l'époque de Jésus. Elles sont tirées ici de la Bible traduite de l'hébreu et du grec en langage courant. Jésus voulait nous montrer de quel amour son père, notre père aussi, nous aimait et que nous devons nous baser sur cette façon d'aimer pour nos relations

interpersonnelles. En voici quelques-unes, toutes aussi surprenantes les unes que les autres:

- La parabole des ouvriers dans la vigne illustre bien la générosité de Dieu en opposition à une justice telle que nous l'entendons. En effet, les employés arrivés les derniers reçoivent le même salaire que ceux arrivés tôt le matin. Pour Dieu nous sommes tous égaux. Le dernier arrivé symbolise le dernier converti et est traité aussi bien que le premier, car Dieu est dans la joie d'accueillir un nouveau venu. (Mt 20, 1-16)
- Le fils prodigue est pardonné dès son retour et est traité mieux que son frère qui a toujours bien agi. Là où nous voyons de l'injustice, le père lui est comblé de bonheur d'avoir retrouvé un fils qu'il avait cru mort. La joie de retrouver son fils compte davantage que la faute commise. Le repentir sincère du fils suffit à balayer toutes ses fautes, sans qu'il soit nécessaire de lui infliger une punition. (Lc 15, 11-32)
- Dans une autre parabole, Jésus nous montre que l'humilité est plus importante que la fierté, la réussite et l'orgueil. L'enfant passe avant l'adulte. «Le plus grand dans le Royaume des Cieux est celui qui s'abaisse et devient comme un enfant.» (Mt 18, 4)
- Pour Dieu, la femme a le même statut que l'homme. Encore aujourd'hui, nous tardons à appliquer ce statut de parité et de salaires égaux: «Il n'importe donc plus qu'on soit juif ou non juif, esclave ou libre, homme ou femme: en effet vous êtes tous un dans la communion avec Jésus-Christ.» (Ga 3, 28)
- Pour Dieu, un seul homme perdu est plus important que toute une foule. Il va y consacrer toute son attention et son amour pour le ramener sur le chemin de la vie. Jésus est d'abord venu sauver ceux qui souffraient et avaient donc besoin de lui.: «Supposons qu'un homme possède cent moutons, et que l'un d'eux s'égaré, ne va-t-il pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la colline, pour partir à la recherche de celui qui s'est égaré?» (Mt 18, 12)
- Combien de nous réussissons à pardonner jusqu'à septante fois sept fois lorsqu'il y a injustice, maltraitance et même violence? Jésus dans sa sagesse savait qu'en pardonnant nous nous libérons d'abord nous-mêmes du poids de la souffrance et de l'envie de vengeance. Nous redevenons libres du péché de l'autre.
- L'heure de la mort du Christ, torturé sur la Croix comme un malfaiteur, est annoncée par Jésus: «la gloire du Fils de l'homme est révélée et la gloire de Dieu se révèle en lui. Dieu aussi

manifestera en lui-même la gloire du Fils et il le fera bientôt.»
(Jn 13, 31)

- C'est le moment de Vérité. Jésus était consentant, il ne s'est pas défendu, car le plan divin était prévu depuis que le Verbe est apparu. Il était libre de se donner à nous. «C'est toi qui le dis» (Mt 26, 64) a été sa seule défense devant le grand prêtre. De même les croix dans nos vies peuvent devenir des moments de lumière: Dieu se révèle en nous.
- Jésus nous propose aussi une autre manière de vivre l'autorité: «Le plus grand parmi vous doit être votre serviteur.» (Mt 23, 11)

Quel est ce message que Dieu nous souffle à l'oreille par l'Esprit saint? Il parle à chacun de nous dans sa langue, dans son cœur souffrant. Il nous dit de rester patients, de garder l'espoir, de continuer de marcher c'est-à-dire de continuer notre mission et de continuer à faire fructifier nos talents. Devant les épreuves, laissons Dieu nous relever. Il nous offrira la meilleure place, celle qu'il nous réserve depuis le début. La place des enfants de Dieu, c'est d'être debout dans la dignité, la joie et le partage. Restons sensibles à la détresse de l'autre, laissons tout tomber et allons l'aider. Car l'autre, c'est Lui, nous dit-il.

Comment pouvons-nous vivre dans ce Monde tout en étant en accord avec les paroles de Jésus?

Il est nécessaire de se libérer peu à peu de nos anciennes façons de penser, de nos conditionnements mentaux. Je ne crois pas qu'il s'agisse de se sacrifier, de tout lâcher, mais simplement de croire en Dieu. Ce n'est pas l'argent qui nuit à cela, mais le rapport qu'on a avec celui-ci.

Comment le faire en restant dans le monde? Dieu nous guide, nous attend là aussi.

Bien sûr, c'est un passage difficile, parfois souffrant, car c'est une porte étroite. Jésus parle des deux voies dans Matthieu 7, verset 13, l'une est facile, l'autre demande de chercher, de travailler pour y passer. Ce chemin mène à la vérité et la vie comme nous rappelle Jésus dans Jean 14, verset 6, car Jésus est le chemin, la vérité et la vie. Devant un si grand défi, cela peut aider d'être guidé: «On ne se sauve pas seul, écrivait Charles Péguy. On ne rentre pas seul à la maison du Père. On se donne la main. Le pécheur donne la main au saint et le saint donne la main à Jésus.»

Chantal Béique
chantal.beique@gmail.com

COMME NOUS PARDONNONS AUSSI?

Dans la cinquième demande de la prière du Notre Père, Jésus nous apprend à demander au Père céleste: «Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés». Cette formule étonnante pose une question difficile: Dieu nous pardonnerait-il vraiment comme nous pardonnons aux autres? L'enjeu est crucial pour la vie chrétienne: comprendre si le pardon de Dieu est conditionné par notre pardon des autres ou s'il reste absolument gratuit. J'ai personnellement souvent buté sur le «comme» de cette demande, et pire, j'ai toujours été effrayé à l'idée de proportionnalité éventuellement sous-jacente. Que cache réellement le «comme» de la cinquième demande du Notre Père? Pour répondre à cette question, nous privilégions de nous remettre à l'écoute des Écritures (un peu comme les disciples marchant sur le chemin d'Emmaüs), puis du Magistère de l'Église, pour en déduire des applications pastorales.

L'exigence du pardon réciproque

Jésus a enseigné à ses disciples à demander le pardon de Dieu pour leurs fautes à la mesure même de leur pardon envers autrui (Mt 6, 12). Immédiatement après, Matthieu rapporte l'avertissement de Jésus: «En effet, si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera à vous aussi; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes» (Mt 6, 14-15). Autrement dit, l'Évangile souligne une corrélation forte entre le pardon que nous accordons et celui que nous recevons. De même, Jésus affirme que nous devons être «miséricordieux comme notre Père céleste» (Lc 6, 36). Par ailleurs, la parabole du débiteur impitoyable (Matthieu 18, 21-35) offre un commentaire narratif dramatique de cette demande. Le serviteur, libéré d'une dette astronomique, se refuse à remettre une somme modique à son compagnon. Cette attitude lui vaut le châtimeut final. Et la conclusion de Jésus est sans équivoque: «C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur.»

On voit donc dans les Écritures plusieurs passages qui insistent sur l'exigence du pardon réciproque. L'Église catholique¹ retient ce principe: «Si vous ne pardonnez pas, votre Père ne vous pardonnera pas», résume le Catéchisme de l'Église catholique² (CEC) en renvoyant explicitement à Mt 6, 14-15. Ce renvoi biblique souligne que, dans le Notre Père lui-même, Jésus évoque clairement la condition du pardon reçu en fonction du pardon donné. Jusque-là, nous ne sommes toujours pas sortis de l'auberge. On a l'impression que Dieu calcule nos mérites sur une base de troc. Mais qu'en est-il concrètement du «comme» de la cinquième demande du Pater?

¹ PAPE FRANÇOIS. *Audience générale*, 18 mars 2020.

² CEC n° 2838.

Dieu pardonne sans mesure

Plusieurs siècles avant nous, des chrétiens, intrigués, s'étaient posé la même question. Comme l'explique un commentaire, «Dieu prendrait-il exemple sur nous pour pardonner comme nous pardonnons? Si tel était le cas, nous vivrions dans la crainte que Dieu ne nous pardonne pas. Mais Jésus utilise ici un langage pédagogique pour montrer l'importance du pardon que nous pouvons offrir aux autres». En effet, Jésus met l'accent sur la gratuité du pardon de Dieu tout en révélant notre responsabilité: notre capacité à recevoir la miséricorde est liée à notre capacité à la vivre entre nous. Le «comme» établit donc une connexion essentielle entre deux mouvements: la réception du pardon de Dieu et l'octroi du pardon fraternel. D'un point de vue exégétique, cette conjonction ne présente pas le pardon humain comme la cause méritoire du pardon divin, mais comme son corrélat indispensable et sa manifestation visible. Elle fonctionne comme un miroir: la manière dont nous traitons nos frères et sœurs révèle la sincérité avec laquelle nous accueillons nous-mêmes la miséricorde de Dieu.

Selon le Catéchisme de l'Église catholique, la cinquième demande du Notre Père est «étonnante». Le «comme» introduit une condition implicite: notre demande ne sera exaucée que si nous avons d'abord répondu à une exigence. Autrement dit, Dieu nous invite à faire l'expérience de son pardon en nous convertissant à la même miséricorde. Le CEC précise: «ce flot de miséricorde ne peut pénétrer notre cœur tant que nous n'avons pas pardonné à ceux qui nous ont offensés (cf. 1 Jean 4, 20)» (n° 2840). Tant que nous gardons du ressentiment, notre cœur se referme, sa dureté le rend imperméable à l'amour miséricordieux du Père. Le Pape François confirme cet enseignement: «En pardonnant, on est pardonné... Dieu nous précède et Il nous pardonne le premier. En recevant son pardon, nous devenons capables à notre tour de pardonner.¹» Il résume ainsi le secret de la miséricorde:

Puisque dans le Notre Père nous demandons la rémission de nos dettes, cela veut dire que nous sommes essentiellement des débiteurs et que nous avons besoin de trouver miséricorde! Nous sommes tous débiteurs. Tous. Envers Dieu, qui est si généreux, et envers nos frères. Chaque personne sait qu'elle n'est pas le père ou la mère qu'elle devrait être, l'époux ou l'épouse, le frère ou la sœur qu'elle devrait être. Nous sommes tous «en déficit» dans la vie. Et nous avons besoin de miséricorde. Nous savons que, nous aussi, nous avons fait du mal, il manque toujours quelque chose au bien que nous aurions dû faire. Mais c'est précisément notre pauvreté qui devient la force pour pardonner! Nous sommes débiteurs et si, comme nous l'avons entendu au début, nous serons mesurés

¹ Audience générale du 18 mars 2020.

selon la mesure avec laquelle nous mesurons les autres (cf. Luc 6, 38), alors nous devons élargir cette mesure et remettre les dettes, pardonner. Chacun doit se rappeler qu'il a besoin de pardonner, qu'il a besoin du pardon, qu'il a besoin de la patience; tel est le secret de la miséricorde: *en pardonnant, on est pardonné*.¹

Le Magistère de l'Église n'enseigne pas un simple contrat «œil pour œil, dent pour dent» ou une égalité stricte du pardon. Le pape Jean-Paul II le disait déjà dans sa Lettre encyclique *Dives in Misericordia* (1980): «Le Christ nous enseigne à toujours pardonner» (n° 129). Il souligne que la prière du Notre Père nous rappelle notre condition de débiteurs mutuels et notre appel à la solidarité fraternelle. C'est cette conscience d'être tous pécheurs devant Dieu qui nous humilie et nous incite à pardonner. L'Église considère comme un de ses devoirs essentiels de proclamer ce mystère de miséricorde en Jésus-Christ². Le Pape explique en effet que pardonner n'annule pas la justice: la justice exige réparation du mal, mais la miséricorde donne un «contenu nouveau à la justice» en y ajoutant l'amour.

En résumé, l'enseignement catholique met en lumière deux réalités: (1) Dieu pardonne sans mesure — «il n'y a ni limite ni mesure à ce pardon essentiellement divin» — car «tous ont péché» et ont besoin de grâce. Mais (2) ce pardon est reçu dans une relation vivante avec le Père, où l'amour se manifeste. Ainsi le CEC affirme que le «comme» du Notre Père relève d'une «participation vitale» au pardon divin, possible uniquement par la force de l'Esprit saint en nous. Autrement dit, nous ne sommes pas soumis à Dieu comme des calculatrices de dettes: par l'Esprit, nous vivons «les mêmes sentiments qui furent dans le Christ» et pouvons pardonner parce que Dieu nous a pardonné. Ce qui importe, c'est la logique d'amour: «Nous pardonnant mutuellement comme Dieu nous a pardonné dans le Christ» (Ep 4, 32).

Pardon divin et engagement humain

L'exigence de pardonner les autres est donc un critère de l'authenticité chrétienne. Dans la vie de foi, on ne peut prétendre aimer Dieu si l'on est fermé au pardon du prochain. C'est pourquoi Jésus insiste: celui qui ne pardonne pas reste privé de la miséricorde du Père. Le pape François ne cesse de le dire: «Pardonner est le sommet de la prière chrétienne [...] Nous avons besoin d'être pardonnés, nous devons pardonner.³» Le pardon des ennemis (Mt 5, 43-44) devient un idéal évangélique qui transfigure le disciple en le configurant à son Maître. C'est dans cette optique que l'Église propose aux fidèles de confesser non seulement leurs péchés contre Dieu, mais aussi leurs

¹ *Ibid.*

² JEAN-PAUL II. Lettre encyclique *Dives in Misericordia*, n° 128, 1980.

³ *Audience générale du 18 mars 2020.*

manques de charité envers le prochain, cherchant ainsi à «vivre le mystère de la réconciliation» entre Dieu et les humains. Ainsi peut-on concrètement déduire trois attitudes pratiques en conformité avec la cinquième demande du Notre Père.

- **Accueil du pardon de Dieu.** La prière de Jésus nous invite avant tout à reconnaître humblement nos fautes («Pardonne-nous nos offenses») et à espérer la miséricorde du Père. En pratique, cela passe par la conversion du cœur et le recours régulier au sacrement de la pénitence-réconciliation, où le prêtre dit au pénitent: «Je te pardonne au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit». Le pape François encourage les croyants à y puiser chaque fois la force de pardonner à leur tour. En retrouvant la paix avec Dieu, nous recevons aussi la grâce d'ouvrir notre cœur aux autres.
- **Effort du pardon humain.** La dimension chrétienne du pardon demande une démarche concrète: il nous faut «supporter et pardonner mutuellement, comme le Christ nous a pardonné» (Col 3, 13). En pratique pastorale, on recommande souvent des exercices spirituels ou des retraites axées sur la miséricorde. Des bulletins paroissiaux ou des homélies rappellent que nous sommes tous trop pauvres pour poser des conditions au pardon, et qu'une véritable paix vient en pardonnant. Le témoignage des saints (martyrs et saints qui ont pardonné à leurs bourreaux) est mis en avant pour encourager la charité.
- **Communion fraternelle.** Enfin, le pardon n'est pas seulement individuel, il est aussi ecclésial. Avant d'offrir l'Eucharistie, le prêtre invite la communauté à se réconcilier avec Dieu puis les uns avec les autres. À différentes étapes de la messe, il y a de petits rites pénitentiels, en quelque sorte, puis un moment où toute la communauté est appelée à se donner la paix. Le CEC cite saint Cyprien¹ qui disait: «Dieu n'accepte pas le sacrifice des auteurs de désunion, il les renvoie de l'autel pour que d'abord ils se réconcilient avec leurs frères: Dieu veut être pacifié avec des prières de paix. La plus belle obligation pour Dieu est notre paix, notre concorde, l'unité dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit de tout le peuple fidèle» (n° 2845). Et le pardon est au cœur de cette communion fraternelle au fondement trinitaire: «Nous ne pouvons invoquer Dieu, Père de tous les hommes, si nous refusons de nous conduire fraternellement envers certains des hommes créés à l'image de Dieu. La relation de l'homme à Dieu le Père et la relation de l'homme à ses frères humains sont tellement liées que l'Écriture dit: “Qui n'aime pas ne connaît pas Dieu” (1 Jn 4, 8).²»

¹ SAINT CYPRIEN, *Dom. orat.* 23: PL 4, 535C-536A.

² *Nostra Aetate*, n° 5.

En somme, la condition «comme nous pardonnons» n'est pas une clause de chantage, mais un appel à l'amour réciproque: «Montrez-vous miséricordieux comme votre Père est miséricordieux» (Lc 6, 36). Plus nous accueillons l'amour du Père, plus nous sommes capables d'aimer et de pardonner. Cette miséricorde reçue se transmet mutuellement. En se pardonnant les uns les autres, les fidèles chrétiens ouvrent leurs cœurs au pardon reçu de Dieu.

Pour ne pas conclure

Le pardon divin est infini et gratuit: Dieu ne se lasse jamais de nous pardonner. Cependant, l'engagement humain à pardonner aux autres est le signe qu'un cœur chrétien a ouvert la porte à cette miséricorde. Le «comme» du Notre Père ne signifie pas que Dieu imite notre petitesse, mais qu'il nous veut libres de faire place à l'amour qu'il nous offre. Pour tout croyant, l'enjeu est donc de mettre ce pardon en pratique: oser demander à Dieu la grâce de pardonner (Mt 6,1 2), pardonner sincèrement, et persévérer en prière pour la miséricorde. En faisant cela, les chrétiens expérimentent la joie promise: «Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde» (Mt 5, 7). En définitive, Dieu nous pardonne non seulement comme nous pardonnons, mais à la mesure de sa miséricorde infinie. Ainsi pouvons-nous dire avec confiance: Dieu nous pardonne beaucoup plus que nous ne pardonnons nous-mêmes, et c'est précisément cette abondance qui nous transforme intérieurement et nous pousse à pardonner à notre tour.

Marx Bignon Sosthène Loko

KIPPOUR AVEC YESHOUA

Alors Pierre vint lui demander: «Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il péchera contre moi? Jusqu'à sept fois?» Jésus lui dit: «Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. C'est pourquoi il en va du règne des cieus comme d'un roi qui voulait faire rendre compte à ses esclaves. Quand il commença à le faire, on lui en amena un qui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'on le vende, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, afin de payer sa dette. L'esclave tomba à ses pieds et se prosterna devant lui en disant: "Prends patience envers moi, et je te paierai tout!"

Ému, le maître de cet esclave le laissa aller et lui remit la dette. En sortant, cet esclave trouva un de ses compagnons d'esclavage qui lui devait cent deniers. Il le saisit et se mit à le serrer à la gorge en disant: "Paie ce que tu dois!" Son compagnon, tombé à ses pieds, le suppliait: "Prends patience envers moi, et je te paierai!"

Mais lui ne voulait pas; il alla le faire jeter en prison, jusqu'à ce qu'il ait payé ce qu'il devait. En voyant ce qui arrivait, ses compagnons furent profondément attristés; ils allèrent raconter à leur maître tout ce qui s'était passé. Alors le maître le fit appeler et lui dit: "Mauvais esclave, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en avais supplié; ne devais-tu pas avoir compassion de ton compagnon comme j'ai eu compassion de toi?" Et son maître, en colère, le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait payé tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur.» (Mt 18, 21-35)

«Jésus lui dit: Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois.»

Le pardon est un sujet difficile à traiter, bien plus difficile que ce qu'on en pense. C'est un sujet complexe tout aussi complexe que l'être humain. D'abord, il faut le dire et le redire, nous pouvons tous et toutes être, un jour ou l'autre, soit le «compagnon d'esclavage» ou «ce mauvais esclave qui manque de compassion» dans cette parabole. Comme dans de nombreuses paraboles de Yeshoua, l'un et l'autre des personnages impliqués traduisent et évoquent fréquemment une même réalité en deux mouvements, en deux dimensions enfouies, cachées au plus profond de chaque être humain. Ceux et celles qui prétendent le contraire, vivent soit dans l'illusion spirituelle, ce qui est la pire des illusions, soit dans l'ignorance des Écritures, ce qui est tout

aussi navrant, car les Écritures affirment: «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous égarons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous.» (1Jn 1, 8)

Sous un autre angle, le pardon est difficile et parfois très difficile et cela est tout aussi légitime. La femme battue ou violée, l'enfant agressé sexuellement, les victimes de pogromes comme celui du 7 octobre 2023, le pire dans l'histoire d'Israël depuis la Shoah, les victimes de la guerre, etc., peuvent parfois avoir besoin de beaucoup de temps pour arriver à pardonner à leurs agresseurs. Certains, certaines, c'est vrai, y parviennent peut-être plus «rapidement», comme Erika Kirk, cette jeune femme extraordinaire qui a pardonné à l'assassin de son mari Charlie Kirk, le jour même des funérailles de son époux. Cela est admirable, mais elle a bien précisé que c'est en se plongeant au cœur de sa foi, de l'Évangile, de son amour du Christ et du sacrifice du Christ sur la croix, qu'elle a été capable de trouver la force et le courage d'un tel geste de pardon envers le jeune assassin de son mari, jeune homme, expliquait-elle, qui était dans le profil de ceux que son mari Charlie souhaitait sauver en leur faisant connaître le Christ et l'Évangile. Puis, et cela est très important à préciser, elle a prononcé ce pardon dans la douleur et les larmes en regardant vers le ciel comme pour demander à Dieu cette grâce du pardon ultime.

C'est un bel exemple, un très bel exemple de pardon dans notre monde actuel, monde qui manque cruellement de pardon un peu partout sur la planète et dans nos cœurs à chacun et chacune de nous. Pour nous en convaincre, il suffit de regarder autour de soi, au-dedans de soi, et de prendre conscience de l'état dramatique, affligeant, inquiétant, angoissant de notre quotidien au travail, dans les couples, les familles, les lieux dits du savoir, dans nos rues, nos médias sociaux, etc. L'exemple de Mme Erika Kirk est impressionnant, bien que très douloureux, mais pour ceux et celles qui ont plus de difficultés à pardonner, il faut prendre garde de ne pas culpabiliser ces personnes et il faut entendre le cri, la douleur, le trauma, la déchirure de ces personnes. Il ne suffit pas de les exhorter à pardonner, le pardon est aussi un processus et dans certains cas ce processus est assez long, très épineux, éprouvant, poignant, cuisant, saignant. Le pardon est parfois l'aboutissement du périple, non le départ.

Dans la Bible, le nombre sept symbolise la perfection, la plénitude, c'est un nombre sacré, un nombre divin. Le nombre soixante-dix-sept est une combinaison extrêmement puissante du nombre sept et cela lui décerne une signification encore plus profonde. Lorsque Jésus dit à Pierre «soixante-dix fois sept fois», Il indique clairement que le pardon est un processus qui est toujours à reprendre, à parfaire, à réapprendre au fil des jours et des saisons de notre vie. C'est le chiffre plus que parfait qui signifie que nous avons l'obligation, une «obligation» du

cœur, de pardonner à l'infini, à la mesure du cœur et de la miséricorde de Dieu, ce qui est tout un défi pour les êtres fragiles et limités que nous sommes avec chacun et chacune notre histoire de vie, nos joies, nos peines, nos échecs et nos réussites et enfin avec nos épreuves et nos blessures.

Bien sûr, Jésus ici parle de miséricorde, mais dans son «jusqu'à soixante-dix fois sept fois», il y a aussi la notion de processus du pardon. S'il faut pardonner à l'infini, combien de douleurs profondes nous demandent du temps, pour en venir à être capable de pardonner? Combien de fois essayons-nous sincèrement de pardonner sans y arriver, du moins jusqu'au bout? La douleur au cœur, au corps, à l'âme est trop affligeante, dévastatrice, destructrice. Le pardon, parfois, demande beaucoup de temps, des jours, des semaines, des années et parfois des thérapies, des parcours spirituels particuliers pour s'accomplir pleinement en soi et par la suite autour de soi. Le «soixante-dix fois sept fois» exprime aussi très lucidement le cheminement du pardon dans l'espace et le temps. Il est dangereux de croire que Jésus voulait dire que le pardon était facile, que l'offense n'avait aucune importance, qu'il suffisait de dire «c'est beau, je te pardonne» comme si le pardon était quelque chose de banal, tout comme l'offense et la blessure. Non! «Soixante-dix fois sept fois» demande du courage, beaucoup de courage et aussi parfois beaucoup de reprises afin d'y arriver.

Si le pardon était chose facile, Jésus ne l'aurait pas inclus dans sa prière du Notre Père et Dieu le Père, ADONAÏ, n'aurait pas institué la fête du Yom Kippour que l'on retrouve dans la Bible et que trop de chrétiens et chrétiennes ignorent, et c'est bien dommage en vérité que l'Église se soit un jour coupée de toutes ses sources hébraïques. Nous oublions pareillement que le Nouveau Testament est avant tout un livre juif, que Jésus était un Juif qui a vécu en Judée-Samarie, qu'il portait des talits bleu et blanc et qu'il a dit: «Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Torah ou les Prophètes. Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour compléter.» (Mt 5, 17) Il me faudrait ici tout un volume pour élaborer sur la fête du Yom Kippour, le Jour du Pardon, mais ce n'est qu'en Dieu pour nous chrétiens et chrétiennes que nous pouvons entrer dans un processus de pardon, car pardonner n'est pas nécessairement oublier, pardonner nous donne aussi le droit de nous protéger lorsque nous avons été victimes de graves sévices physiques, sexuels, psychologiques, spirituels.

Il est intéressant de voir dans l'Évangile de Luc ce même texte: «Prenez garde à vous-mêmes. Si ton frère a péché, reprends-le; s'il change radicalement, pardonne-lui. Et s'il pêche contre toi sept fois par jour, et que sept fois il revient à toi, en disant: "Je vais changer radicalement", tu lui pardonneras.» (Luc 17:3-4 NBS) Il y a ici une phrase clé: «et que sept fois il revienne à toi, en disant: "Je vais changer

radicalement”, tu lui pardonneras.» Jésus dit bien ici «qu’il te dise “je vais changer radicalement”», puis «tu lui pardonneras.» Jésus ne dit pas obligatoirement de lui pardonner tout de suite, mais bien «tu lui pardonneras.» Tel que nous le disions, cela peut prendre des jours, des mois, des années, toute une vie. Les blessures profondes, les blessures qui détruisent les gens, qui déshumanisent, sont en certains cas lentes à guérir et parfois il se peut que l’on arrive à pardonner qu’au bout d’un long, d’un très long cheminement et d’abord et avant tout pour se permettre à soi-même de vivre à nouveau, de se guérir, de se libérer des traumatismes, des souffrances, des abysses dans lesquelles nous ont plongé le Mal Absolu. Même si la personne qui nous a fait du mal ne vient pas toujours nous dire «Je vais changer radicalement», il est possible de choisir le pardon à l’exemple de notre Maître Yeshoua qui a dit sur la croix: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font.» (Lc 23, 34)

Mais je me méfie aussi des spiritualités à l’eau de rose et des gens qui nous plaquent des discours creux, de jolies phrases toutes faites ou des versets bibliques en pleine figure pour nous faire sentir coupable d’avoir de la difficulté à pardonner certaines horreurs, certaines de ces blessures qui nous brisent jusqu’au plus profond de notre être, de notre âme. Je sais, je sais, Jésus a dit: «Vous avez entendu qu’il a été dit: *Tu aimeras ton prochain* et tu détesteras ton ennemi. Mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent.» (Mt 5, 43-44)

Jésus inclut donc aussi la prière dans ce processus du pardon et prier pour ses ennemis ne veut pas dire que nous approuvons le mal que nous subissons ou que nous avons subi. En aucun cas, le pardon ne doit banaliser le mal comme le proclame le psaume: «La fidélité et la loyauté se rencontrent, la justice et la paix s’embrassent...» (Ps 85, 10) En cela, nous ne pouvons que nous réjouir des mouvements de justice réparatrice. Le pardon est un horizon, un objectif, un chemin, un parcours, un parcours qui nous est offert et qu’il nous est possible de vivre comme chrétiens et chrétiennes qu’en Jésus, le Fils de Dieu, le Messie, Yeshoua Hamashiach. En cette veille du Yom Kippour, au moment où je vous écris, je termine cet article en prière avec ces quelques textes bibliques:

Puisque nous avons un grand prêtre qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, restons attachés à ce que nous reconnaissons publiquement. Car nous n’avons pas un grand prêtre insensible à nos faiblesses; il a été soumis, sans péché, à des épreuves en tous points semblables. Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, pour obtenir compassion et trouver grâce, en vue d’un secours opportun. (He 4, 14-16)

Mais le Christ a paru comme grand prêtre des biens qui sont apparus; il a traversé la tente plus grande et plus accomplie, qui n'est pas fabriquée par des mains humaines, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création; il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, non pas avec du sang de boucs ou de taurillons, mais avec son propre sang. C'est ainsi qu'il a obtenu une rédemption éternelle. En effet, si le sang de boucs et de taureaux, ou la cendre d'une génisse qu'on répand sur ceux qui ont été souillés, consacrent de manière à purifier la chair, combien plus le sang du Christ — qui par l'Esprit éternel s'est offert lui-même à Dieu, sans défaut — purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour que nous rendions un culte au Dieu vivant! (He 9, 11-14)

Confions donc nos fautes à Dieu, de même que nos blessures profondes et nos difficultés à pardonner, Lui seul est à même de nous comprendre, de nous soutenir, de nous accueillir sans condition, de nous aimer et de nous sauver. À chacun et chacune de nous Il dit: «[...] Je t'aime d'un amour éternel; c'est pourquoi je te conserve ma fidélité.» (Jr 31, 3) «Je vous ai parlé ainsi pour que vous ayez la paix en moi. Dans le monde, vous connaissez la détresse, mais courage! Moi, j'ai vaincu le monde.» (Jn 16, 33)

Amen! Amen!

Shalom,

Pierre Patrick Barrett

LA BIENVEILLANCE, LEVIER DE TRANSFORMATION DE NOS RELATIONS HUMAINES — DANS LES PAS DE JÉSUS ET DE QUELQUES FIGURES SPIRITUELLES

Au cœur de notre vie en société marquée par une recherche effrénée de productivité, de compétitivité, de rendement et d'individualisme, la bienveillance ne serait-elle pas une sorte d'acte de résistance à la mentalité ambiante et un levier de transformation pour une vie plus fraternelle?

La bienveillance est souvent perçue par de nombreux contemporains comme une qualité douceuse, émotive sinon naïve. J'ai la conviction qu'elle est une force discrète, profondément transformatrice pour la vie des couples et des familles, pour la vie en fraternité ainsi que pour la vie en société.

La bienveillance n'est pas seulement une vertu parmi d'autres. Elle est le reflet du visage du Christ ressuscité. Elle est une manifestation du souffle et des fruits de l'Esprit saint dans nos relations quotidiennes: *Mais voici le fruit de l'Esprit: amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur et maîtrise de soi* (Ga 5, 22-23).

Notre tradition chrétienne offre de riches pistes de réflexion à propos de la bienveillance. Elle nous est présentée comme une manière concrète de vivre la charité, l'amour et la tendresse. Au fil des siècles, diverses personnalités catholiques aux voix convergentes mirent en relief d'une manière ou l'autre combien la bienveillance n'est pas une option secondaire, mais bien une voie essentielle pour construire et vivre nos journées dans un esprit de fraternité.

Il ne s'agit donc pas d'une simple politesse ou d'une gentillesse de surface. C'est réellement une disposition intérieure consistant à vouloir le bien de nos frères et de nos sœurs en humanité, les accueillant avec respect et croyant en leurs valeurs intrinsèques.

Un regard qui change tout

Autant nos expériences personnelles que les actualités internationales et nationales confirment trop souvent que la critique, le soupçon ou la méfiance instaurent entre les gens des inquiétudes, des peurs, des barrières ou des murs.

Or, être bienveillant, c'est d'abord poser un regard différent à l'égard de toute sœur, de tout frère en humanité. La bienveillance favorise un espace de confiance sans toutefois nier l'existence de possibles différences, limites ou fragilités. Elle choisit, de prime abord, de voir au-delà des imperfections, des béances et des errances humaines.

La beauté d'un sourire sincère, la richesse d'une parole d'encouragement, la qualité d'une écoute attentive, de simples gestes de respect... peuvent apaiser bien des tensions et rétablir des liens blessés. *Débarrassez-vous de toute amertume, de toute colère... Soyez entre vous pleins de générosité, de tendresse; pardonnez-vous les uns aux autres comme Dieu vous a pardonné* (Ep 4, 31-32).

C'est une véritable culture relationnelle qui transformera patiemment, pas à pas, nos vies de couples et de familles, nos équipes de travail et de bénévoles, nos communautés chrétiennes, plus largement, les divers niveaux de vie en société. *L'amour est patient, il est plein de bonté* (1Co 13, 4-7).

À la suite de saint Augustin d'Hippone (354-430), fondons notre bienveillance sur une charité véritable reconnaissant Dieu, source et roc de tout amour, de toute tendresse.

Aimer l'autre, c'est-à-dire, notre prochain d'ici et d'ailleurs, c'est vouloir son bien enraciné en Dieu. C'est transformer nos relations humaines en chemin de vérité, de pardon, de réconciliation et de communion. Si elles s'ancrent en Dieu, ne seront-elles pas alors fécondes de fruits libérateurs et pacificateurs?

Dans ma jeunesse, je fus marqué par saint Benoît de Nursie (480-547) qui dans sa *Règle* recommande aux moines et moniales d'accueillir chaque hôte comme le Christ: *Tous les hôtes qui surviennent seront reçus comme le Christ* (Règle 53).

Cette sagesse de saint Benoît nous fait prendre conscience de l'importance de reconnaître la dignité de chaque personne. Dans sa Règle, il affirme que l'abbé doit prendre soin, *en toute sollicitude*, des frères qui ont failli (Règle 27).

Un choix radical d'amour et de confiance

La vie, les actes et les enseignements de saint François d'Assise (1182-1226) illustrent de manière lumineuse la puissance de la bienveillance.

En choisissant une vie de pauvreté et le sentier escarpé d'une fraternité universelle, saint François d'Assise témoigne que l'on peut

transformer nos rapports humains non pas par la force, l'écrasement ou la domination des autres, mais par la douceur, l'accueil, le respect et l'attention à ses frères et sœurs en humanité vivant au cœur du monde.

Cette capacité à vivre en frère universel avec les pauvres, les lépreux, les éléments de la création jusqu'à sa rencontre avec le Sultan Malik al-Kâmil en 1219 lors de la cinquième croisade, en Égypte, près de Damiette, est un témoignage audacieux et dynamisant.

Cette bienveillance vécue par saint François d'Assise ne se limite pas à de bons sentiments, car elle est un choix radical d'amour, de tendresse, d'espérance et de paix. Elle désarme toute violence et ouvre des chemins de renouveau et de réconciliation.

Maître spirituel de la douceur et remarquable éducateur de la vie spirituelle, saint François de Sales (1567-1622), est réputé pour son accompagnement des personnes qui l'approchaient avec sagesse et bienveillance. Cette attitude n'est en rien une faiblesse. C'est une force parce qu'elle désarme les tensions ainsi que les conflits. Elle ouvre des chemins de confiance et favorise un climat de paix intérieure. Elle est une manière de refléter l'immense tendresse de Dieu dans nos relations humaines.

Vivre une bienveillance missionnaire

Sainte Thérèse de Lisieux (1873 — 1897), patronne des missions, incarne *la petite voie* convaincue que de simples actes de bienveillance vécus au quotidien avec amour ont une valeur infinie.

Accueillir avec patience, sourire malgré le poids du jour, supporter une fragilité, écouter avec attention ce que nous partage une personne, porter dans nos prières les situations relationnelles difficiles, tout cela transforme la qualité de nos relations humaines et font croître l'esprit de fraternité.

La sainteté se vit dans l'ordinaire! *Une parole, un sourire aimable suffisent souvent pour épanouir une âme triste.* Par sa vie, sainte Thérèse de Lisieux nous révèle la force invisible de la bienveillance.

Vivant et travaillant en milieu ouvrier, Madeleine Delbrêl (1904-1964) vécut la bienveillance comme une présence évangélique au cœur du monde. Pour elle, la bienveillance est missionnaire. Elle rend Dieu présent à nos frères et nos sœurs en humanité par des gestes simples de notre vie quotidienne.

Être une chrétienne, un chrétien engagé au cœur du monde dans un environnement sécularisé se vérifie et s'incarne par des gestes

d'attention et par une charité humble et joyeuse capable d'ouvrir des espaces de dialogue et de confiance: *Nous autres, gens de la rue, nous croyons de toutes nos forces que cette rue, que ce monde où Dieu nous a mis est pour nous le lieu de notre sainteté.*

La bienveillance, une force qui humanise

Fondatrice des Focolari, Chiara Lubich (1920-2008) promut une véritable culture de la bienveillance où chaque personne se sent accueillie et reconnue comme une sœur, comme un frère.

Elle invitait à pratiquer l'art de faire le premier pas en posant des gestes de réconciliation et de fraternité capables de transformer les relations personnelles et sociales: *C'est un amour qui aime en premier, qui n'attend pas d'être aimé, qui est le premier à se mouvoir, qui s'intéresse aux personnes.*

Alors, chaque rencontre devient une chance d'unité et de réconciliation. Cet audacieux chemin de communion est une école de transformation de nos relations humaines, sociales et spirituelles.

Le prêtre écrivain hollandais, Henri Nouwen (1932-1996), par son ministère presbytéral au sein de communautés de l'Arche comme aumônier, témoigna par sa vie combien la bienveillance passe par la reconnaissance de sa propre vulnérabilité.

En acceptant nos propres fragilités, nous pourrions accueillir celles des autres. La compassion bienveillante ouvre ainsi un chemin de guérison réciproque. Acte concret de solidarité, la bienveillance renverse les logiques de rejet et transforme les relations en profondeur, car elle les fonde sur la vérité de l'être et non sur une apparence trompeuse du paraître.

L'attention gratuite et la douceur révèlent la dignité cachée au plus intime de notre cœur. Elles font tomber les murs de la peur bâtissant des communautés de vie fondées sur la confiance. La bienveillance devient une force qui humanise et qui ouvre un chemin vers une fraternité universelle.

L'appel du pape François

Dans la continuité de cet héritage multiséculaire, le pape François placera la bienveillance au cœur de son enseignement. Dans *Fratelli tutti*, il nous rappelle combien la fraternité et l'amitié sociale ne se construisent pas par des idéologies abstraites, mais par des gestes concrets d'attention, de proximité et de bonté. Dans *Laudato si'*, il

élargit encore la perspective en invitant à une bienveillance envers toute la création, considérée comme une maison commune.

La bienveillance n'est donc pas une option morale secondaire, mais bien une condition indispensable pour bâtir des relations humaines durables et une société pacifiée. Elle engage chacune et chacun de nous à sortir de l'indifférence et à «perdre du temps» pour écouter, accompagner et relever tout être humain sans exception.

Revêtez-vous de tendresse, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience... par-dessus tout, revêtez-vous de l'amour (Co. 3, 12-14).

Une force qui libère et responsabilise

La bienveillance ne se réduit pas à l'indulgence ou à la complaisance. Elle n'est pas synonyme de faiblesse. Bien au contraire, elle nous appelle à donner le meilleur de nous-mêmes. Elle libère en nous des énergies créatives. Elle renforce notre responsabilité individuelle et notre coresponsabilité communautaire. Elle agit comme un sol fertile où la confiance grandit et où les relations deviennent sources de croissance mutuelle.

Dans un climat bienveillant, la peur du jugement perd du terrain et les personnes oseront exprimer leurs idées, prendre des initiatives et reconnaître leurs erreurs... Elles relèveront leurs manches et s'engageront, je l'espère bien, ensemble, dans la mission qui leur est confiée par Jésus dans les Béatitudes, être sel de la terre et lumière du monde.

Soyez tous unanimes, pleins de compassion fraternelle, d'amour fraternel, de tendresse, d'humilité. Ne rendez pas le mal pour le mal... (1P 3, 8-9).

Une pierre angulaire, la dignité humaine

La véritable transformation des relations humaines ne passe pas seulement par des structures ou des règles, mais par un changement de regard et d'attitude enracinés dans le cœur de Dieu.

La bienveillance agit comme un levier subtil qui touche le cœur. Elle rappelle que l'autre n'est pas un adversaire, un concurrent, un obstacle. L'autre, différent de soi, est une personne digne d'être reconnue, considérée et respectée.

La bienveillance crée les conditions d'une rencontre authentique, où toutes et tous peuvent s'épanouir et grandir en humanité.

Dans un monde souvent marqué par la dureté des échanges et la fragmentation sociale, la bienveillance apparaît comme une urgence et une promesse. Saint François d'Assise en a tracé le chemin en se faisant frère de toutes et tous. Le pape François en renouela l'appel dans ses écrits et interventions et son témoignage pastoral.

Choisir de vivre la bienveillance, c'est croire qu'un autre mode de relation est possible entre nous où le respect de la dignité humaine est la pierre angulaire d'une vie commune épanouissante. Elle n'est pas un luxe, mais le tremplin d'une véritable transformation humaine et spirituelle.

À la suite de Jésus et des premiers chrétiens, de saint Augustin aux communautés de vie de l'Arche, de nombreux disciples du Christ ressuscité témoignent combien la bienveillance n'est pas un accessoire de façade.

École de liberté et de coresponsabilité, la bienveillance est une force spirituelle qui transforme nos relations de vie ensemble, du cœur de nos couples et familles jusqu'à la vie en société, qui guérit les blessures, crée la confiance et construit l'unité.

Plus que jamais, voie d'avenir pour le bien de toute la famille humaine, la bienveillance favorise la construction d'une fraternité universelle si difficile à atteindre. Elle ouvre de nouveaux horizons de paix dont notre planète a tant besoin en ce temps où notre monde est en feu, pour reprendre cette fameuse affirmation de sainte Thérèse d'Ávila, il y a cinq siècles.

Enracinée dans la Parole de Dieu, la bienveillance est une urgence qui répond à l'appel pressant de notre temps en vue d'humaniser nos rapports interpersonnels, reconnaissant la dignité de chaque personne. *Que votre bienveillance soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est proche* (Phi 4, 5).

Mon frère, ma sœur, oseras-tu vivre chaque instant de ta vie, la bienveillance?

Christian Rodembourg

ENTREVUE: LE SENS LOGIQUE DU DON

Jean-Marie Girard est un pilier de la solidarité dans l'agglomération de Longueuil. Bénévole au sein de différentes organisations depuis plus de 60 ans, Jean-Marie Girard œuvre notamment auprès de la Grande guignolée des médias de la Rive-Sud, organisme dont il occupe la présidence depuis sa fondation en 2002 et qui a pour mission de recueillir des dons en argent et en denrées non périssables pour venir en aide aux personnes et aux familles défavorisées de la Rive-Sud de Montréal.

Notre collaborateur Jean-Marc Houle a réalisé une entrevue avec M. Girard afin d'en connaître davantage sur le sens logique du don.

Bonjour Monsieur Girard. Merci tout d'abord pour le don de votre temps à nous accorder cette entrevue.

C'est un plaisir!

À quoi pensez-vous quand je prononce le mot «don»?

Cela fait référence tout de suite à la vie qui m'a été donnée. Parce que le don est un acte désintéressé. C'est une offre qui nous est faite parce que dans le fond, ce sont d'abord nos parents et après cela, c'est Dieu qui, évidemment, a mis la vie dans un sperme.

La vie commence par un don?

Le premier don, c'est la vie qui nous a été donnée et après cela, c'est ce que nos parents qui ont accepté de faire pour maintenir cette vie-là.

Est-ce que tu t'es toujours senti redevable de redonner par rapport à ce don de la vie que tu as reçu?

J'ai eu ma première leçon de vie à cinq (5) ans. Ma mère avait emprunté un sac à l'eau chaude de sa cousine et elle m'a demandé d'aller lui reporter. Donc, je suis allée retourner, à pied, le sac chez ma tante. À cette époque-là, on appelait nos cousines des tantes, cela représentait un trajet aller-retour, d'environ un kilomètre.

Je suis arrivé chez ma tante et lui ai redonné l'objet. Ma tante me dit alors: Mon petit garçon attend. Elle m'a donné un petit sac. Moi, je ne voulais pas le prendre. Elle me répond, c'est juste un petit cadeau. J'ai pris le présent et je suis retourné à la maison. Ma mère a dit: «Qu'est-ce qu'il avait dans ce sac?» J'ai répondu: «C'est ma tante qui me l'a

donné. Je ne voulais pas le prendre, mais elle a insisté». Ma mère a dit: «Mon fils, tu vas le retourner». J'ai refait la distance pour aller lui redonner son petit sac.

Le lendemain, c'était dimanche. Les gens discutaient, à la sortie de l'église, sur le parvis. Ma mère a croisé ma tante et il y eut un échange au sujet du cadeau qu'elle m'avait laissé. Ma tante a dit à ma mère: «Émilie, tu es trop sévère pour tes enfants. Tu as obligé ce pauvre garçon à lui faire faire la route deux fois pour quelques bonbons, quelques *peppermints*».

Aussitôt ma mère lui a rétorqué: «Mathilde, tu apprendras que quand tu rends service, c'est gratuit!»

Ce fut ma première leçon pour la vie.

Donner, c'est ne pas recevoir en retour?

Le don fait référence à la générosité. On appelle cela un égoïsme de bon aloi parce que dans la loi, on fait toujours référence à un don à une autre personne. Il s'agit vraiment d'un engagement qui peut être vu comme une perfection de soi-même par l'amour et le dévouement. Je pense que c'est une façon de se retrouver en donnant.

Le don en soi consiste à offrir son temps, ses compétences ou ses ressources pour aider d'autres personnes, sans attendre de retour ni serment.

Est-ce que l'on donne pour contrer l'injustice ou pour contrer des inégalités?

On en prend d'abord conscience. Il y a un proverbe qui dit: «*Quand je me regarde, je me désole; quand je me compare, je me console*». Donc, quand on voit ce que les autres vivent, on se sent interpellé pour dire *Écoute, moi, je suis chanceux! Il faut absolument que j'aide cette personne-là pour être capable de leur donner un peu d'amour, un peu de joie, un peu de qualité de vie. Ça interpelle.*

Quand on donne, on ne s'attend donc à rien en retour...

Sinon, il n'y a pas de don. C'est un échange?

Oui, car en réalité quand on donne, on dit tout le temps à la personne: «Tu marqueras cela sur la glace».

Est-ce que l'acte même de donner est un don? Est-ce que tu as reçu le don de donner?

Oui, c'est comme une prière. Moi, j'ai toujours entendu dire: *Qui donne aux pauvres, prête à Dieu*. C'est toujours en référence à ce que l'on a vécu dans sa famille, dans son quotidien, chaque jour à son travail. C'est de réaliser que l'on a été chanceux.

Je n'ai pas de mérite dans tout ce que j'ai fait dans ma vie. Parce que j'ai toujours aimé cela. Cela n'a jamais été une punition. Ç'a toujours été quelque chose qui m'a apporté plus que ce que je donnais.

Donner est-ce que ça fait partie de notre contrat d'alliance avec Dieu?

Je pense que ça dépend en partie de tes parents, mais aussi de ta foi. Si l'on veut que le don germe dans l'enfant, il faut quand même le déposer en lui.

Par l'attitude de ses parents, par l'attitude de certains amis, l'attitude de nos propres frères et sœurs, l'attitude de nos directeurs spirituels, on nous apprend que faire un don, c'est probablement reconnaître la chance que l'on a eu d'avoir tout ce que l'on a, à partir de la vie, de la santé et d'être entouré de biens et de services que l'on n'a pas nécessairement de mérite sauf que l'on cela a devant nous par rapport à ceux qui sont démunis. Donner, c'est vraiment quelque chose d'extraordinaire.

Est-ce que «donner» se cultive?

Le don se cultive à partir des relations que nous avons avec les autres personnes à partir du moment où l'on réalise de la chance que nous avons. Quand je regarde comment j'ai été chanceux dans la vie, je me dis, en comparaison aux autres personnes, que le germe que mes parents m'ont transmis ne fait que grandir pour dire: Écoute il faut que je partage, il faut que je participe, il faut que j'aide, il faut que j'apporte de la joie autour de moi.

Donner peu, coûte beaucoup. Donner beaucoup, coûte peu et se donner entièrement, ne coûte rien.

Dans la foi, on m'a toujours dit: «Qui donne aux pauvres, prête à Dieu».

Vingt-quatre (24) ans d'engagement à la présidence de la Grande Guignolée de la Rive Sud. Le don se partage?

La guignolée, ce n'est qu'une partie de mon bénévolat. En 1965, je suis allé ouvrir bénévolement un hôpital au Liban. Lors de ce voyage, j'ai fait la découverte d'un petit être abandonné. Il devait avoir quelques heures de vie seulement. Il était emmailloté dans un paquet de linge. J'ai ramassé l'enfant. Je l'ai adopté et j'en ai fait mon fils. C'est un événement marquant de ma vie.

J'ai toujours donné gratuitement.

Dix (10) ans à la présidence du syndicat de l'hôpital de Chicoutimi.

Dix (10) ans également à présidence des Coopératives d'alimentation du Québec.

La guignolée des médias, c'est mon dernier volet de mon engagement bénévole avec celui de la chorale à la Paroisse Sainte-Marguerite-Bourgeois à Saint-Hubert.

C'était toujours des choses gratuites.

Je reviens au Liban où tu as trouvé un enfant à peine né. Tu as reçu le don de la vie à ta naissance. Tu as donné, à ton tour, la vie à ce petit être, en 1965?

En vérité, si je ne l'avais pas trouvé, il serait mort. Je l'ai placé dans un incubateur de notre hôpital le 30 mai 1965 et le 7 juin, je l'avais adopté légalement. Il était devenu mon fils.

Qu'est-il devenu?

Il a mal tourné. Il est théologien et avocat.

C'est une nouvelle naissance?

C'est sûr!

Tout ce que j'ai fait, c'était facile. Cela n'a jamais été une souffrance. Quand j'ai quitté l'hôpital de Chicoutimi, après 18 ans, j'avais accumulé 169 jours de congé maladie. Cela te donne un exemple.

Les matins où je n'étais pas très bien où j'avais la grippe, où j'avais des douleurs, je me disais que je ne pouvais pas laisser tomber mes confrères, à l'hôpital, auprès des malades, seuls, les opérer et tous et

toutes. Je me sentais dans l'obligation de partir à pied, de faire mes quatre (4) kilomètres et d'aller travailler.

Qu'est-ce que le don vous apporte?

Cela me donne confiance dans mes valeurs chrétiennes. Il faut se rappeler la joie que ça donne, de donner et de partager. Cela me donne aussi un sentiment intérieur que nous, on a été placé sur la route de ces personnes-là, lire les plus démunis, pour leur donner la main et pour leur communiquer la joie qui nous habite.

Donc, je reviens sur mon proverbe: Donner peu, coûte beaucoup. Donner beaucoup, coûte peu et se donner entièrement, ne coûte rien.

Donc, si on donne aux pauvres, on prête à Dieu.

Si vous aviez à écrire votre biographie sous l'angle du don, qu'elle en serait le titre?

La joie de donner est indéfinie et se multiplie à l'infini.

Voilà une belle conclusion pour cette entrevue.

RECENSION

DUTEIL, Yves. *Et si la clé était ailleurs?* Éditions Médiaspaul, 2017, 110 pages.

Dès les premières pages, monsieur Duteil nous dit que la spiritualité guide sa vie et que sur ces chemins inconnus de la vie, des mains s'ouvrent, des signes nous orientent et des murmures nous interpellent. C'est ce voyage qu'il veut partager avec nous. Pour lui, depuis la nuit des temps, dans ce dédale de guerres, de souffrances et de cataclysmes, **l'espoir se fraie un chemin**. Il continue en disant *c'est un mot d'amour, c'est une pensée dans un jardin, une oasis peut-être?*

Une espérance.

Tout le livre est d'une telle poésie. On lit et relit la ligne ou le paragraphe pour en comprendre le sens, mais surtout en raison de la richesse des images et des mots pour le dire. Les chapitres sont très courts et ils relatent un pan de l'histoire de monsieur Duteil.

Comme dans bien des familles de l'époque, monsieur Duteil nous raconte que chez lui on ne parlait pas d'amour. «Son père, ultrasensible, traçait la route sans un geste tendre et que sa maman savait dire sa douceur sans le prendre dans ses bras.»

Monsieur Duteil voulait faire de sa vie quelque chose d'exceptionnel, mais il lui manquait le mode d'emploi. Plus loin on lira ceci: «j'avais écrit mes premières chansons. Fils de bijoutiers, mes parents voulaient faire de moi un orfèvre, je rêvais d'être chercheur d'or.»

Au chapitre suivant il nous dit que le signe de croix a laissé sur son front une empreinte indélébile, et qu'il n'est ni tout à fait juif, ni vraiment catholique, mais judéo-chrétien. Puis il nous dit que, de ses parents bijoutiers, il a appris à récupérer la poussière d'or au sol après la gravure et le polissage et connaître la valeur de l'infiniment petit. Il nous parle de sa maman en ses mots: «elle m'a offert mon âme d'artiste, m'a confié l'amour des mots et celui de la musique comme un héritage, et n'a connu que les premières notes de cette suite majeure qu'elle a écrite en moi.»

Puis vient le chapitre de sa vie sentimentale. Elle s'appelle Noëlle. «Guidé par son regard, j'apprends à voir. Je n'étais qu'un passant, elle a fait de moi un passeur.» La famille, l'enthousiasme et la liberté sont devenus leurs piliers.

Puis Monseigneur Jean-Michel di Falco a croisé son chemin. Il nous dit que cet homme a prêté l'oreille et le cœur à ses doutes pendant des

heures d'écoute bienveillante. Dans sa chanson «Homages», il a écrit en pensant à lui: «Celui qui sans jamais prononcer le mot Dieu m'a fait croire en les hommes.» Il ajoute: «il a pris mon âme par la main, comme un ami et comme un frère, et il est devenu pour moi le miroir fidèle de la foi.»

Au chapitre suivant il écrit que l'univers nous offre un espace de repos de l'âme: la spiritualité, notre liberté sur paroles.

Puis il nous parle d'Alain Decaux qui raconte l'histoire captivante du Saint Suaire. Il est fasciné par cette histoire et il explore tous les arguments. Il termine en disant que la part de l'inexplicable devient l'essentiel. Pour lui la vie de Jésus a laissé une trace perceptible de son passage. Pour lui cet homme, Jésus, avait quelque chose à nous dire. Il ajoute en parlant de lui-même que bien souvent il a rencontré le ciel en regardant la terre.

Et puis vient alors un chapitre ayant comme titre: L'Énergie du désespoir. En 1999, il nous apprend que la maladie a fait son entrée au seuil de son histoire intime. Noëlle est atteinte d'un cancer agressif. Il se sent impuissant à la guérir de ce mal et il prie Marie de lui donner la force de ce combat. En priant, il comprend qu'il croit. Pour lui la prière est un dialogue. Il ajoute que le silence n'est jamais vide, que c'est le bruit de fond de notre âme.

Nous sommes armés pour la douceur, nous dira-t-il. L'homme dans l'univers est une poussière dans l'océan. Nous sommes un petit pas dans l'éternité.

Puis suivra un chapitre sur la machine, l'ordinateur, l'intelligence artificielle. Il nous dit que même si l'ordinateur calcule de plus en plus vite, il ne cultive ni la sagesse ni l'espérance. Il ajoute que notre pouvoir de le déconnecter pourrait faire de nous son principal ennemi, mais que le contrôle que nous lui conférons pourrait lui permettre de nous détruire. «Force est de constater que trop souvent l'humanisme s'éloigne de la gestion humaine et que la collectivité se détourne de l'individu.» La spiritualité pose les bases non négociables de notre éthique personnelle.

Le chapitre suivant: La Bienveillance, une urgence absolue. L'humain est la machine la plus sophistiquée que la nature ait engendrée. Il ajoute: «subtile alliance de muscles et de cerveau, de force et de douceur, de résistance et de délicatesse, il sait aussi faire de sa vie un enfer.» Pour lui la bienveillance est la loi du plus faible, la défense du plus vulnérable. Il ajoute que la douceur est un organe vital qui permet à l'âme de respirer la paix. À la fin du chapitre, on peut lire ceci: «Comme le souffle du vent pousse la voile d'un bateau, la bienveillance inspire l'humanité. Là où

règne l'indifférence dans la mécanique de l'univers, l'homme installe la douceur de vivre.» Si l'humanité pouvait mettre la guerre sur pause, elle pourrait passer au chapitre suivant de son histoire.

Pour lui l'humain est un pollinisateur d'idées, et sa moisson est infinie. Il nous parle de Johannes Gensfleisch du XVe siècle, du Dr Ignace Semmelweis (1847), de Catherine Enjolet. Il nous relate quelques paroles de Catherine: «ceux qui ne savent pas donner ne savent pas ce qu'ils perdent. Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien.»

Puis il nous parle du silence. Pour lui la résonance particulière d'une église nous invite ainsi à nous taire, à écouter la beauté d'un vitrail, à entendre la douceur bienveillante des statues, et à prier sans bruit. Il cite Félix Leclerc dans «pieds nus dans l'aube», qui se souvient de ces repas de famille où sa mère demandait soudain à tout le monde autour de la table de se taire un instant... pour le bonheur.

Il dit aimer transmettre la beauté qui le touche, alléger le fardeau de ceux qu'il croise, le temps d'une chanson. Le plus beau de tous les mots est celui qui porte l'émotion vraie.

Cela permet de chanter le chagrin, la mort, la peur ou la souffrance, avec la force de la douceur. L'amour est le plus puissant des remèdes, quand il croise la douleur sur son chemin. Une chanson parle au cœur. Sur la scène, dans la lumière des regards pour lesquels je chante, je sais que j'ai attrapé un courant d'air avec mon filet à papillons.

C'est difficile d'être un homme, mais c'est aussi pour ça qu'on est si heureux d'y arriver quand même...

Pour éviter que notre étincelle ne soit belle que quand elle s'éteint.

Ce livre est un beau cadeau pour soi et pour offrir. Bonne lecture.

Nancy Létourneau
legato.nancy.letouneau@gmail.com

À QUI LA FAUTE?

Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes le 30 septembre, journée nationale de la vérité et de la réconciliation. Nous faisons mémoire de tous ces enfants arrachés de leur famille dans les communautés autochtones pour les envoyer «s'éduquer et se civiliser» dans des pensionnats publics.

Au moment où j'écris ces lignes également, le climat social au Québec est sous tension. La commission Galant tente de faire la lumière sur les ratés de SAAQ-Clic, les syndicats des médecins et le gouvernement n'arrivent pas à s'entendre, les usagers de la Société de transport de Montréal cherchent une alternative pendant la grève, dans toutes les municipalités, les candidats à la mairie, en pleine campagne électorale, cherchent à dénigrer leurs adversaires, la juge au procès très médiatisé de Gilbert Rozon doit rendre son verdict...

Au moment où j'écris ces lignes, les nouvelles internationales ne sont pas plus réjouissantes. Une droite à l'esprit obtus dénonce fortement les «complots» de la science et accuse les universitaires de miner l'identité et l'intégrité de la nation. Des dictatures veulent accroître leur hégémonie et leur pouvoir en envahissant pratiquement impunément les territoires voisins, en détruisant des milieux de vie et en affamant grossièrement des populations entières. Des entreprises pillent des forêts et des terres nourricières pour augmenter leurs profits et alimenter les sacrées saintes consommation et productivité...

Sur tous les panels d'analystes, on parle de mémoire et d'histoire, de faits et de fausses vérités, d'imputabilité et de reddition de comptes, de responsables et de victimes. On cherche des coupables, des influences, des modus operandi, des cultures et des valeurs en cause. À qui la faute?

Il me semble que dans l'expression «Vérité et Réconciliation» il y a là de véritables chemins de paix sociale, de vivre ensemble harmonieux, de reconnaissance mutuelle des torts et bienfaits, de respect mutuel des droits et de la dignité comme personne, peuple ou nation. Il me semble que ce mouvement d'ouverture, de lucidité et de justice entre les Premières Nations et celles qui sont venues cohabiter peut inspirer tout effort de conciliation et de résolution de conflits.

Yvonne Demers

SUGGESTION DE LECTURE

Pape Léon XIV LA PAIX SOIT AVEC VOUS!



À l'aube d'un nouveau pontificat, le pape Léon XIV s'est adressé pour la première fois aux fidèles réunis sur la place Saint-Pierre en leur transmettant la paix du Christ. Ce livre rassemble l'ensemble de ses discours inauguraux, où se dessinent les grandes orientations de son magistère et la vision du successeur du pape François. Le lecteur est invité à découvrir, dans leur intégralité, ces textes fondateurs qui ouvrent une nouvelle page de l'histoire de l'Église.

Parution novembre 2025 / 160 pages / Prix habituel 24,95\$

N° de convention de la poste-publication 40012401

Retourner les blocs adresses à Appoint, C.P. 10,010 Succ. Curé-Poirier, Longueuil
Qc J4K 0B3